


6
N



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS;

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1786.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE XV.

CHAPITRE PREMIER.

Etat des Juifs ſous les princes Aſmonéens & ſous Hérode.

UNE ſuite de victoires miraculeuſes ayant ſouſtrait les Juifs à la domination des rois de Syrie, qui les vouloient forcer de ſacrifier aux idoles, ils reconnurent les ſervices

des Machabées, confiant à Simon la ſouveraine ſacrificature, le gouvernement de la république, & une autorité ſuprême en tout. Ce prince eſt le premier des Aſmonéens, ainſi nommé, d'Aſmonée, biſayeul de Mathathias, père des Machabées ; & c'eſt ſous lui que les Juifs commencèrent à ſe gouverner par leurs loix, à jouir de la paix, & ſe faire même reſpecter de leurs voiſins ; protégé, d'ailleurs par les Romains, avec qui Simon renouvella l'alliance que ſes frères avoient déjà faite.

Jean Hircan, ſon fils, étendit ſes états par de nouvelles conquêtes, ſe vit maître de toute la Judée, de la Galilée & de la Sama-

rie, acheva d'affermir ſa puiſſance, & la tranſmit à ſes deſcendans, exempte de toute ſujétion. Mais la haine, qui étoit entre les Phariſiens & les Saducéens, ne lui permit jamais d'établir la paix au-dedans; ne pouvant les réunir, il voulut au moins s'attacher les premiers, qui avoient un grand empire ſur l'eſprit du peuple. Il ſe flattoit d'y réuſſir, parce qu'il avoit été élevé parmi eux, & que juſqu'alors il avoit fait profeſſion de leur ſecte. Cependant ſes tentatives furent inutiles. Ils ſe déclarèrent ouvertement contre lui, & il ſe jetta dans le parti des Saducéens. Il mourut après un règne de vingt-neuf ans, laiſſant des troubles qui de-

voient être funestes à sa famille.

Aristobule, l'aîné de ses fils, prit le diadême & le titre de roi, ce qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone, n'avoit fait encore. Jaloux de son autorité, il fit mourir de faim sa mère qui vouloit gouverner, mit trois de ses frères en prison, & conserva la liberté à un seul, qu'il sacrifia bientôt à des soupçons mal fondés. Il mourut dans la seconde année de son règne, tourmenté par ses remords.

Les trois princes sortirent de prison. Alexandre Jannée qui fut couronné, fit mourir l'un de ses frères, & laissa vivre l'autre, parce

qu'il ne le craignoit pas. Il entreprit ensuite des guerres, où quoiqu'avec des talens, il devint par ses défaites méprisable aux yeux de son peuple, que les Pharisiens soulevoient contre lui, & où il se rendit odieux par sa cruauté dans les succès. Enfin les sujets s'étant ouvertement révoltés, ce ne fut qu'après une guerre de six ans, qu'il vint à bout de les soumettre. Il se vengea en barbare altéré de sang, & après vingt-sept ans de règne, il mourut de ses débauches.

Il laissoit deux fils, Hircan & Aristobule; mais il avoit ordonné qu'Alexandra sa femme, gouverneroit le royaume, & qu'elle choisiroit,

pour régner après elle, celui de ſes deux fils qu'elle jugeroit à propos.

La première démarche d'Alexandra fut de donner aux Phariſiens la principale adminiſtration des affaires, voulant s'attacher cette ſecte redoutable, & s'aſſurer par elle de la ſoumiſſion du peuple. Elle témoigna même qu'elle ne faiſoit en cela que ſe conformer aux dernières volontés de ſon mari.

Elle crut d'abord ne s'être pas trompée dans ſon attente; car non-ſeulement les Phariſiens parurent oublier leur haine pour Alexandre, mais encore ils le comblèrent de bénédictions, & ils lui firent une pompe funèbre des plus magnifi-

ques. Cependant la reine connut bientôt qu'elle s'étoit donné des maîtres ; & elle ne fut plus que l'inſtrument de la vengeance des Phariſiens. Ses anciens amis furent expoſés à la perſécution de ces hommes vindicatifs ; un grand nombre périt ; elle ne ſauva les autres, qu'en les diſſipant dans les places où elle avoit garniſon. Enfin après un règne de neuf ans où elle n'avoit montré que de la foibleſſe, elle mourut, & laiſſa la couronne à Hircan, ſon fils aîné, foible comme elle, & ſoumis aux Phariſiens avec le même aveuglement.

Mais Ariſtobule, qui s'étoit échappé pendant la maladie de ſa

mère, parcouroit les garnisons, se montroit aux soldats, & à tous ceux qui avoient toujours été attachés à sa famille. Il eut bientôt une armée. Le peuple même accourut de toutes parts, las de la tyrannie des Pharisiens ; & Hircan abandonné de la plus grande partie de ses troupes, fut contraint de céder à son frère la sacrificature & la souveraineté.

Les factions qui divisent le peuple sont tôt ou tard funestes à l'état, quand les souverains passent alternativement d'un parti dans un autre ; car en les affoiblissant & fortifiant tour-à-tour, ils ruinent insensiblement leur royaume, & ils entretiennent des ennemis domesti-

ques contre lesquels ils sont toujours trop foibles.

Antipas, ou Antipater n'attendoit rien d'Aristobule, & tout au contraire d'Hircan, auquel il avoit toujours été attaché. Il songea donc à faire remonter sur le trône ce prince, trop lâche pour y songer lui-même. Il s'adressa pour cet effet à Pompée qui revenoit de son expédition contre Mithridate. Le général romain prit connoissance des prétentions des deux frères, lorsqu'il se présentoit un troisième parti qui ne vouloit ni l'un ni l'autre, prétendant ne devoir être gouverné que par le souverain sacrificateur, & reprochant aux Asmonéens d'avoir changé la forme du gouver-

nement, & d'avoir pris le titre de roi pour aſſurer leur tyrannie.

Pompée, qui eut peu d'égard à ces repréſentations, parut diſpoſé pour Hircan. Cependant Ariſtobule, toujours entre l'eſpérance & la crainte tenta de le gagner, & tenta auſſi de défendre ſes droits par la force. Ainſi tout à-la-fois armé & ſoumis, il tint une conduite peu ſoutenue, & fit des démarches contradictoires, dont il fut enfin la victime. Pompée, qu'il vint trouver, le mit dans les fers, offenſé de la mauvaiſe foi de ſes procédés. Il conduiſit enſuite ſon armée devant Jéruſalem.

Cette place auroit pu ſoutenir un long ſiège; mais le parti d'Hircan

ouvrit les portes ; & ceux qui ne voulurent pas abandonner Ariſtobule, ſe refugièrent dans le temple, où ils furent forcés au bout de trois mois : ils auroient pu tenir plus long-tems, ſans la ſuperſtition avec laquelle ils obſervoient le ſabbat ; car ils ne croyoient pas qu'il leur fût permis ce jour-là ni de faire de travaux, ni de ruiner ceux des ennemis. Hircan fut donc rétabli, & Ariſtobule envoyé à Rome, d'où il s'échappa, & revint en Judée cauſer de nouveaux troubles.

Il avoit obtenu deux légions de Céſar ; mais Pompée le fit empoiſonner ; & ſon fils Alexandre ayant été ſaiſi, on lui fit ſon procès, &

il eut la tête tranchée. Cependant Antigone, frère de ce dernier, ne renonçant pas à ses prétentions, obtint le secours des Parthes qui le mirent sur le trône. Il fit couper les oreilles à son oncle Hircan, afin de le rendre incapable du sacerdoce; & il le remit aux Parthes pour l'emmener.

C'étoit alors le tems du second triumvirat. Hérode, fils d'Antipater, se rendit à Rome, dans le dessein d'obtenir la couronne de Judée pour Aristobule, neveu d'Antigone & fils d'Alexandre qui avoit eu la tête tranchée. Il s'intéressoit pour ce jeune prince, parce qu'il espéroit de gouverner sous lui, comme Antipater sous Hircan.

D'ailleurs il en avoit fiancé la sœur, cette vertueuse & malheureuse Marianne si connue dans l'histoire. Antoine à qui il s'adressa, & qui étoit alors tout-puissant, lui donna la couronne à lui-même : ce fut le sujet d'une nouvelle guerre, d'où ce nouveau roi sortit victorieux ; & Antigone vaincu, traité comme coupable, fut jugé dans les formes, & condamné à mort ; c'est le dernier des princes Asmonéens. Tels ont été les troubles de la Judée pendant trente-deux ans, depuis la mort d'Alexandre.

Hérode fut toujours malheureux ; parce qu'il fut toujours impie, soupçonneux & cruel. Il acheva d'exterminer toute la race des princes

Aſmonéens, ſe flattant de diſſiper par-là toutes ſes inquiétudes; mais il en trouva de nouveaux ſujets dans ſes enfans; & il répandit le ſang de ſes trois fils, comme ſi c'eût été un reſte du ſang des princes, ſur qui il avoit uſurpé la couronne. Il régna trente-ſept ans, toujours odieux à lui-même, déchiré tour-à tour par ſes ſoupçons ou par ſes remords. Il mourut dans ſa ſoixante-dixième année.

Jacob avoit prédit que le ſceptre ne ſeroit point ôté à Juda, & qu'il y auroit dans ſa poſtérité des conducteurs du peuple, juſqu'à la venue de celui qui devoit être envoyé. L'autorité étant donc paſſée à Hérode, Iduméen, & par con-

séquent étranger à la race de Jacob, c'étoit une preuve que le tems du Messie n'étoit pas éloigné. D'ailleurs les septante semaines marquées par Daniel, étoient sur le point d'expirer, & les Juifs attendoient l'accomplissement des prophéties. Aussi Jesus-Christ est-il né sur la fin du règne d'Hérode, quatre ans avant l'ère vulgaire.

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jesus-Christ, & si visiblement qu'il ne paroissoit pas possible de le méconnoître. Cependant les Juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendoient ; ils s'opiniâtrèrent la plus grande partie dans leur aveuglement, tandis que la vérité prê-

chée aux Gentils, fit des progrès rapides.

Quand on veut juger d'une révolution, il faut auparavant se faire une idée des circonstances où elle s'est faite; voilà pourquoi nous venons de faire un tableau du gouvernement des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode; mais il nous reste encore à faire plusieurs considérations, soit sur ce peuple, soit sur les Gentils; il faut sur-tout connoître la philosophie qui régnoit.

CHAPITRE II.

Des opinions des philosophes payens avant Jesus-Christ, & dans les trois premiers siècles de l'église.

LES révolutions des opinions suivent les révolutions des empires. Ainsi nous ne pouvons pas douter que les conquêtes d'Alexandre n'aient produit de grands changemens dans ce que les Perses, les Indiens & les Egyptiens appeloient philosophie. Ce fut alors que les sectes de la Grèce se répandirent, & portèrent chez les barbares des systêmes qu'ils ne connoissoient pas, quoiqu'ils en eussent fourni les principes. Sans doute que les mages,

les gymnofophiftes & les prêtres d'Egypte, prévenus d'abord contre la nouveauté de ces opinions, dédaignèrent d'en prendre même connoiffance; mais dans la fuite, plufieurs caufes concoururent à diminuer leur prévention, & à les rapprocher des philofophes grecs.

On fe fouvient que les vainqueurs s'allièrent avec les vaincus, & fe hâtèrent d'en prendre les mœurs. Les Grecs cefsèrent donc bientôt de paroître étrangers. Dès-lors leurs opinions parurent auffi moins étrangères : on eut la curiofité de les connoître; & les mages, qui en firent une étude, s'en rapprochèrent peu-à-peu, lorfqu'ils découvrirent dans la mythologie & dans

les systêmes des Grecs des principes qu'ils adoptoient eux-mêmes. Ils se firent en quelque sorte platoniciens, comme Alexandre s'étoit fait Perse ; & les sectateurs de Zoroastre s'allierent avec ceux de Platon. Il faut seulement remarquer qu'en se prêtant aux opinions des Grecs, les mages songeoient plutôt à se concilier avec eux, qu'à renoncer aux opinions qu'ils avoient suivies jusqu'alors.

La protection qu'Alexandre donnoit aux lettres, & sa préférence marquée pour les philosophes de la Grèce, durent aussi contribuer à cette révolution, qui fut encore plus grande en Egypte qu'en Asie. Ce conquérant, occupé à peupler

la ville à laquelle il donna ſon nom, y fit venir des colonies de divers endroits ; il y tranſporta même des Juifs, & voulant y attirer toutes les nations, non-ſeulement il accorda de grands privilèges aux habitans, il leur permit encore d'exercer librement toute eſpèce de cultes.

Depuis la mort de ce conquérant, Alexandrie ſe peupla de plus en plus. Les Grecs, ſur-tout, & les ſavans dans tous les genres y accoururent ſous le premier des Ptolémées, ſoit parce que ce prince ne négligea rien pour les attirer, ſoit parce que l'Egypte jouiſſoit ſeule de la paix, tandis que les autres provinces de l'empire d'A-

lexandre étoient troublées par la guerre. Ptolémée ayant conquis la Phénicie, saisit encore cette occasion pour augmenter la population de l'Egypte, car il y fit conduire un grand nombre de Juifs; & comme il leur accorda dans Alexandrie les mêmes droits qu'aux Macédoniens, d'autres vinrent bientôt s'y établir d'eux-mêmes, cherchant dans ce royaume un repos qu'ils ne trouvoient pas en Asie.

Philadelphe suivit la même politique, & protégea les arts & les sciences avec encore plus de passion. Il augmenta la bibliothèque que son père avoit commencée; & il bâtit le Musée, cette école célèbre qui devint l'asyle de toutes

les ſciences & de toutes les ſectes. Les Pythagoriciens, qui avoient été chaſſés de la grande Grèce vers le tems de Philippe & d'Alexandre, ſe refugièrent ſur-tout en Egypte, parce que c'étoit le ſeul lieu où ils étoient ſoufferts.

Evergète marcha ſur les traces de Soter & de Philadelphe; mais depuis, comme nous l'avons déjà dit, les rois d'Egypte ne furent plus que des monſtres. Phiſcon, le ſeptième des Ptolémées, fit preſque un déſert de la ville d'Alexandrie. Les ſavans, forcés de fuir pour échapper à ſes perſécutions, ſe répandirent dans l'Orient. Ils y étudièrent la philoſophie de Zoroaſtre; & lorſque les circonſtances leur per-

mirent de revenir en Egypte, ils y apportèrent ce ſyſtême d'émanations, dont nous avons fait le précis.

Ces révolutions doivent faire comprendre que l'Egypte devint inſenſiblement le centre de tous les arts, de toutes les ſciences, de toutes les opinions, de tous les cultes & de toutes les ſuperſtitions. Péripatéticiens, Stoïciens, Sceptiques, Pythagoriciens, Platoniciens, ſectateurs de Zoroaſtre, Idolâtres, Juifs; tous, en un mot, profeſſoient librement leur religion ou leur ſyſtême. Mais cette multitude de ſectes étrangères fit beaucoup de tort aux prêtres égyptiens, qui, ſous Ptolomée, furent

toujours moins considérés que les philosophes grecs.

Les disputes qui s'élevoient continuellement parmi tant de sectes, donnèrent lieu au Sincrétisme, c'est-à-dire, à un systême par lequel on entreprenoit de concilier toutes les opinions & sur-tout celles des principaux philosophes. Comme la cour prenoit souvent part à ces disputes, on voulut paroître se rapprocher des opinions qu'elle goûtoit davantage, où du moins on ne voulut pas paroître les combattre. Or, les circonstances étoient en Egypte très-favorables à cette manière de philosopher ; c'est ce qu'il faut comprendre.

Il n'y a point de pays où les nouveaux

nouveaux cultes se soient introduits plus facilement qu'en Egypte, parce qu'il n'y en a point où la superstition ait été plus grande, & où les prêtres aient mieux su s'accommoder aux circonstances : en effet, les Egyptiens, toujours tenus dans une ignorance profonde, n'ont pu manquer de devenir le peuple le plus superstitieux. Ils ont recueilli, pour ainsi dire, les préjugés de toute la terre, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité de se conformer à la façon de penser des différentes nations qui les ont conquis; & que d'ailleurs le commerce des étrangers qui abordoient de toutes parts en Egypte, a dû peu-à-peu les familiariser

avec des opinions de toute efpèce.

Quant aux prêtres, comme ils avoient feuls le fecret des fciences & de la religion, rien n'étoit plus aifé que de s'accommoder à l'efprit du gouvernement. Accoutumés de tous tems aux allégories, ils s'en fervirent pour fe concilier avec les principales fectes; car il leur importoit de ne céder aux Grecs, ni en connoiffances, ni en fageffe, ni en crédit. Ils fe rapprochèrent d'abord des Pythagoriciens, chez lefquéls ils retrouvèrent, à bien des égards, la même doctrine qu'ils avoient enfeignée au chef de cette fecte; c'étoit d'ailleurs de part & d'autre, la même manière de vivre; ils ai-

moient tous également le ſilence, la retraite, le ſecret & la méditation. Les Pythagoriciens & les prêtres d'Egypte ainſi réunis, ſe retirèrent dans les campagnes, fondèrent des collèges, où ils philoſophèrent loin du tumulte des villes, & jouirent de toute la confiance qu'on accordoit aux Grecs.

Il leur importoit encore de n'avoir pas contr'eux les Platoniciens, dont la philoſophie avoit alors beaucoup de partiſans. Or, ils ſe trouvoient déjà d'accord dans les principes, que Platon avoit pris de Pythagore ; & dans les autres, ils s'en rapprochoient en conciliant par des allégories les opinions les plus contraires. Les émanations

de Zoroaſtre furent auſſi employées à cet effet, parce que Platon en avoit lui-même emprunté quelque choſe.

Par-là, toutes les ſectes s'altérèrent. On ne reconnoiſſoit plus ni Zoroaſtre, ni Pythagore, ni les anciens prêtres d'Egypte. Le Sincrétiſme avoit fait de tous ces Syſtêmes un chaos, où les opinions ſe confondoient tous les jours de plus en plus. Tel étoit avant J. C. l'état de la philoſophie dans ce royaume. Le Sincrétiſme, fondé ſur les allégories, y avoit fait de ſi grands progrès, que les Juifs mêmes entreprirent de concilier Moyſe, Pythagore & Platon. Cependant cette méthode abſurde ne fut pas ſi-tôt

abandonnée. Elle ſubſiſta au contraire, long-tems après J. C.; & les philoſophes du muſée qui ſe convertirent, donnèrent lieu à bien des héréſies, pour avoir voulu allier leurs opinions avec les dogmes de la religion chrétienne.

Les diſputes qui naiſſoient du Sincrétiſme même, firent imaginer l'Eclectiſme, autre méthode, qui ſe propoſoit moins de concilier les philoſophes, que de prendre ce qu'il y avoit de bon dans chacun. Ce projet eût été louable, ſi les ſyſtêmes dans leſquels on devoit puiſer, avoient été faits avec quelque jugement, & ſi l'on avoit pu ſe flatter de ſavoir choiſir ſans prévention. Mais cette ſeule conſi-

dération fait prévoir que l'Eclectiſme ne devoit produire que des abſurdités.

L'Eclectiſme eut pour chef Ammonius Saccas d'Alexandrie, élevé dans la religion chrétienne, & nſtruit dans le Sincrétiſme. Il vivoit à la fin du ſecond ſiècle, & au commencement du troiſième. La religion chrétienne ne lui laiſſant pas la liberté de ſe faire un ſyſtême à ſon choix, il embraſſa l'idolâtrie comme plus conforme à ſon deſſein ; quoiqu'il ſe crût deſtiné pour éclairer le monde, il adopta la méthode ſecrète des Pythagoriciens, & il défendit à ſes diſciples de publier l'objet & la nature de ſes leçons.

Ils ne furent pas assez scrupuleux pour observer le silence qu'ils lu avoient juré.

Les Eclectiques avoient pour maxime que la vérité est répandue parmi toutes les sectes, & que par conséquent, il ne seroit pas raisonnable de s'assujettir à suivre les opinions d'un seul philosophe. Ils se faisoient donc une loi de puiser quelque chose dans tous. Il ne faut excepter que les sceptiques avec qui ils ne pouvoient pas s'accorder.

Le Platonisme étoit le fond de leur philosophie, non celui de l'académie, mais celui de l'école d'Alexandrie, d'où ils étoient sortis. Ainsi le Sincrétisme avoit déjà

altéré tout ce qu'ils prirent dans ce systême.

Leur ambition étoit sur-tout, d'accorder Platon & Aristote, comme les deux philosophes qui avoient le plus de réputation. Pour cela on imagina des distinctions & des subtilités, on fit violence au texte, on l'interpréta arbitrairement, & on parvint à faire dire à tous deux ce qu'ils n'avoient pensé ni l'un ni l'autre.

Si les idées de Platon & de Pythagore conduisoient naturellement à l'enthousiasme, elles y devoient porter avec plus de violence en Egypte qu'ailleurs. Car de la superstition à l'enthousiasme, le passage est rapide, & les Egyptiens étoient

le peuple le plus ſuperſtitieux. Auſſi les extaſes étoient-elles communes parmi les Eclectiques; leurs méditations les élevoient au-deſſus du reſte des hommes, & ils voyoient tout ce qu'ils vouloient voir. Quelques-uns pouvoient être de la meilleure foi du monde; car de pareilles extaſes ne ſont, dans le vrai, que le délire d'une imagination foible, crédule, échauffée par un ſoleil ardent. On peut en avoir lorſqu'on eſt éveillé, comme on a des ſonges lorſqu'on dort.

Plus enthouſiaſtes que Platon & Pythagore, les Eclectiques croyoient pouvoir dès cette vie s'élever par degrés juſqu'à Dieu, s'abîmer dans la divinité, & ſe déifier en quelque

ſorte eux-mêmes. Les émanations, telles que les Perſes les avoient imaginées, étoient le fondement d'une confiance ſi extravagante : car en ce point, ils préféroient Zoroaſtre à Platon.

Or, dans ce ſyſtême, tous les êtres émanant d'un premier principe, ſont plus ou moins parfaits, ſuivant qu'ils émanent plus ou moins immédiatement. Delà, les choſes viſibles & inviſibles qui ſe diſtribuent en différentes claſſes pour former l'univers. Tout vient de cette première ſource, les corps comme les eſprits, & nos ames en ſont ſéparées par une longue ſuite de génies, de démons & de divinités de toute eſpèce. Elles ſont

à l'extrémité de la chaîne, & comme elles se sont éloignées par degrés du principe de tout, elles peuvent aussi s'en rapprocher par degrés. Il leur est, par exemple, bien aisé de s'unir aux esprits du dernier ordre, de passer ensuite aux esprits d'un ordre supérieur ; & montant de la sorte de divinité en divinité, d'arriver enfin au Dieu suprême. Il ne faut pour cela, que des méditations, des retraites, des jeûnes & des mortifications ; régime en effet bien propre à donner l'essor à l'ame, parce qu'il exalte d'autant plus les têtes, qu'on a moins de jugement. Mais si par hasard il ne réussissoit pas, ou qu'il ne fût pas du goût de tous

ceux qui aſpirent à la même perfection, on auroit alors recours à des prières, à des évocations, à des cérémonies extraordinaires & à des ſuperſtitions de toute eſpèce. Car il falloit abſolument commencer avec les eſprits, ſoit en s'élevant à eux, ſoit en les faiſant deſcendre à ſoi; c'étoit le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'on pouvoit déſirer, & de faire des miracles. Ainſi la philoſophie, qui ſe piquoit de prendre avec choix dans tous les ſyſtêmes, n'étoit parmi les Eclectiques que ce qu'elle avoit été parmi les Chaldéens, c'eſt-à-dire, de la magie.

L'objet de ces philoſophes étoit ſur-tout de s'oppoſer aux progrès de

de la religion chrétienne, & d'étayer l'idolâtrie, qui penchoit vers sa ruine. S'il eût été possible d'y réussir, Ammonius, plus qu'un autre, eut pu se flatter du succès. Elevé parmi des chrétiens, qui pouvoit mieux les combattre, eût-il ignoré la foiblesse de leurs preuves ? & ne leur eut-il pas porté des coups dont ils ne se seroient pas relevés ?

Mais les Eclectiques se gardèrent bien d'attaquer directement le Christianisme ; ils s'attachèrent plutôt à défendre l'idolâtrie ; il falloit justifier cette mythologie, ces fables monstrueuses qui déshonoroient la raison, & qui étoient même l'objet de la raillerie des hommes sensés

du Paganiſme. Il falloit répondre aux pères de l'égliſe, qui en montroient l'extravagance, & qui oppoſoient à ces abſurdités l'autorité même des philoſophes payens.

L'allégorie vint au ſecours des Eclectiques; ils interprêtèrent toute la mythologie à leur gré; ils ne virent plus dans Jupiter, dans Junon, & dans les autres dieux, que les divinités qu'ils voyoient émaner du Dieu ſuprême; en un mot, ils prouvèrent au monde idolâtre, que ce qu'il avoit cru juſqu'alors, n'étoit pas en effet ce qu'il avoit cru.

Satisfaits d'avoir trouvé ces ſubtilités, ils applaudiſſoient, & ils croyoient pouvoir dire aux chré-

tiens : *Nous n'admettons qu'un Dieu, ainſi que vous ; mais comme vous reconnoiſſez des eſprits, des anges, des démons, nous reconnoiſſons avec tous les philoſophes, des divinités qui rempliſſent l'intervalle entre le Dieu ſuprême & nous. Elles ſont ſes miniſtres ; c'eſt par elles que ſes graces deſcendent juſqu'à nous.*

Delà, ils concluoient qu'il n'y a dans le vrai, qu'une religion. Ils la voyoient la même parmi toutes les ſectes & parmi tous les peuples. Leurs allégories faiſoient diſparoître toutes les différences, & paroiſſoient concilier toutes les opinions, en les renfermant dans le ſyſtême qu'ils s'étoient fait ; afin même de ſe rapprocher du Chriſtia-

nifme, ils imaginèrent une efpèce de trinité, n'abandonnant point la maxime de prendre par-tout ce qui pouroit s'allier avec leurs principes. Par ce Sincrétifme, ils croyoient prouver que la religion chrétienne n'enfeignoit rien de nouveau ; qu'elle étoit inutile ; & que par conféquent on ne devoit pas la permettre, ou qu'elle devoit elle-même fouffrir l'idolâtrie.

Cependant les Chrétiens renverfoient facilement tout cet édifice, parce qu'ils ne fe bornoient pas à combattre le culte des idoles par des raifonnemens. Ils prouvoient encore la vérité de leur doctrine par des miracles, que les Eclectiques n'ofoient ni nier, ni mettre

parmi les preſtiges. Le Sincrétiſme ne trouvoit point ici de moyen de conciliation ; & les Eclectiques eurent recours aux blaſphêmes, aux menſonges & aux impoſtures. Ils dirent que J. C. n'étoit lui-même qu'un philoſophe, qu'il avoit reconnu la multitude des dieux, qu'il les avoit adorés, que par ſa ſageſſe il s'étoit élevé juſqu'à eux, & qu'il en avoit obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'auſſi grands miracles à des philoſophes qui n'avoient pas abjuré le Paganiſme. Ils choiſirent parmi les plus récens, Apollonius de Tyane ; & l'on ap-

prit, pour la première fois, les miracles que ces hommes étoient supposés avoir faits, dans des tems où personne n'en avoit été témoin. Les Eclectiques ne se faisoient point un scrupule de ces impostures. C'étoient, selon eux, des fraudes pieuses ; & le mensonge même étoit sanctifié, lorsque la défense de leur doctrine en étoit le motif. Ils avoient pris cette façon de penser des prêtres égyptiens, à qui elle a toujours été chère ; ils l'avoient prise de Pythagore, de Platon, & de presque tous les anciens ; car elle n'a été que trop générale.

Si cependant J. C. n'eut été qu'un philosophe, tel qu'Apollonius, ou Pythagore, il n'auroit pas com-

battu le Polytéisme. Aussi les Eclectiques prétendoient-ils que les Chrétiens lui attribuoient des choses qu'il n'avoit point enseignées ; comme si les apôtres & les disciples n'avoient pas prouvé par des miracles, qu'ils prêchoient la vraie doctrine de leur maître.

Telle est la philosophie, qui dans les trois premiers siècles de l'église, s'est répandue d'Alexandrie jusqu'à Rome & dans presque tout l'empire. Quoiqu'on lui donnât le nom d'Eclectisme, ce n'étoit dans le fond qu'une branche de Sincrétisme absurde qui étoit fort ancien en Egypte. Nous nous bornons à en faire voir l'esprit, & à en indiquer les sources. Il seroit inutile

d'entrer dans de plus grands détails. Il suffit de faire remarquer que dans le vrai, les Eclectiques n'avoient point de systême, & qu'ils ne pouvoient en avoir. Leur philosophie étoit nécessairement variable & sans consistance, puisque par la nature de l'Eclectisme, chacun avoit la liberté de choisir ses principes & d'imaginer des allégories à son gré. D'ailleurs, quand on rapporteroit leurs différentes opinions, on n'y comprendroit rien ; car certainement ils ne s'entendoient pas.

CHAPITRE III.

Des opinions qui se sont introduites parmi les Juifs, 300 ans environ avant Jesus-Christ.

JUSQU'A la captivité de Babylone, les Juifs conservèrent sans altération la doctrine que Dieu leur avoit donnée par Moyse; & même encore après leur retour à Jérusalem, tant qu'ils furent éclairés par Esdras, Aggée, Zacharie & Malachie. Mais après la mort de ces hommes inspirés, la prophétie ayant cessé, & les systêmes des philosophes ayant peu-à-peu pénétré en Judée, les mauvais raisonnemens y produisirent, comme ail-

leurs, des ſectes & des abſurdités.

Cette révolution répond au tems des premiers Ptolémées. Les Juifs d'Alexandrie ne purent ſe refuſer à la curioſité de connoître une philoſophie qui promettoit de pénétrer dans la nature de l'univers, qui d'après Platon, parloit de Dieu en termes magnifiques, & qui donnoit une grande conſidération à ſes ſectateurs. Ils étudièrent donc ce Sincrétiſme, qui conciliant Platon, Pythagore, Hermès & Zoroaſtre, leur fit concevoir le deſſein de concilier encore Moyſe avec ces philoſophes, & en montra le moyen dans l'uſage des allégories. En effet il ne falloit qu'étendre les expreſſions, les reſtreindre, ou leur

donner des ſens figurés, pour faire dire à tous les mêmes choſes. Ainſi frappés de la manière dont les Platoniciens parloient de Dieu, ils ſe regardèrent dans le muſée, comme dans une de leurs écoles, ils crurent entendre Moyſe. Cette conformité les flatta ; ils en cherchèrent la raiſon ; ils ſe perſuadèrent bientôt que Moyſe étoit la ſource où Pythagore & Platon avoient puiſé leurs doctrines ; ils en cherchèrent la preuve dans le Sincrétiſme qui concilioit tout. C'eſt ainſi qu'ils devinrent partiſans outrés de cette méthode ridicule, & qu'ils répandirent comme une choſe sûte, que les philoſophes payens avoient tiré des livres de Moyſe

tout ce qu'ils avoient dit de mieux. Ils comptoient par-là détruire la prévention où l'on étoit contre leurs lumières.

Tels étoient les Juifs d'Alexandrie. Mais l'Egypte en avoit encore d'autres qui vivoient loin des villes dans la retraite, & qui s'étoient fait une doctrine singulière. Voici ce qu'on en peut conjecturer.

Lorsque Jérusalem fut détruite, & que le peuple fut amené en captivité à Babylone, ceux qui purent échapper cherchèrent leur salut hors de la domination du vainqueur, & se réfugièrent en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays où leur nom étoit odieux. Afin donc d'y trou-

ver leur sûreté, ils furent forcés d'éviter les villes, & de se retirer dans les lieux les plus reculés & les plus déserts. Telle fut parmi les Juifs l'origine de la vie monastique; car dans de pareilles circonstances, ils ne pouvoient se rassembler qu'en petit nombre, & plusieurs sans doute étoient dans la nécessité de vivre seuls. Sans temple, sans autel, sans sacrifice, ils s'accoutumèrent insensiblement à penser que la religion pouvoit absolument subsister sans ces choses; & ils songèrent seulement à suppléer au culte par une vie dure & austère. Devenus moines par choix, ils se firent une habitude de la vie ascétique; il s'introduisit peu-à-peu parmi

eux des uſages qui devinrent des règles ; & ces règles s'étant multipliées, & ayant été recueillies, formèrent encore un ſyſtême de morale & de conduite.

Cependant, comme les Juifs étoient d'eux-mêmes peu capables de faire des ſyſtêmes, il y a lieu de croire qu'ils vécurent ainſi moins par principe que par uſage, juſqu'au tems où les Pythagoriciens, perſécutés par-tout, cherchèrent auſſi une retraite en Egypte. Or, ceux-ci commencèrent à s'y répandre ſous Alexandre & ſous Ptolémée Soter, qui, protégeant plus particulièrement les ſectes grecques, ne paroiſſoient pas leur être favorables. Craignant donc les ennemis

qu'ils trouveroient dans les villes, ils fuirent comme les Juifs dans les déserts.

Ces anachorètes ou cénobites, Juifs & Pythagoriciens, eurent donc occasion de se connoître. Rapprochés par un même genre de vie, ils se lièrent bientôt de plus en plus par le récit de leurs malheurs, & ils se communiquèrent enfin leurs usages & leur doctrine.

Dans ces conversations, les Pythagoriciens, naturellement fanatiques, eurent beaucoup d'avantages sur les Juifs, qui suivoient leurs usages par tradition, & sans avoir encore des principes bien arrêtés. Ils leur apprirent l'art de déraciner les passions, de purger l'ame,

de l'élever à Dieu ; ils leur montrèrent une piété, qui, paroiſſant excellente, étoit bien capable d'entraîner des hommes diſpoſés à l'enthouſiaſme par l'ignorance, la ſolitude & le climat. Les Juifs écoutant donc avec avidité, & toujours plus curieux, adoptèrent une partie des opinions des Pythagoriciens ; & ſe familiariſant avec les allégories, ils connurent enfin le ſecret de concilier Moyſe & Pythagore. C'eſt ainſi que ſe ſont formées les deux ſectes qu'on nomme Eſſéniens & Thérapeutes. Des traces de Pythagoriſme qu'on trouve dans leur doctrine, confirment cette origine que les circonſtances rendent vraiſemblable.

Lorſque l'exercice de toutes les religions eut été autoriſé par les rois d'Egypte, les moines, Juifs ou Pythagoriciens, ne craignirent plus la perſécution. Mais il eſt à préſumer, que pour la plupart, ils gardèrent par habitude le genre de vie qu'ils avoient embraſſé par néceſſité. Ils ne ſe rapprochèrent des villes, & ne commercèrent avec les citoyens, que dans la vue de faire des proſélites, à quoi ils réuſſirent, parce qu'ils étoient enthouſiaſtes, & que les Egyptiens étoient ſuperſtitieux.

Enfin Philadelphe accorda une liberté plus grande encore; car voyant que les Juifs venoient d'eux-mêmes s'établir en Egypte, il per-

mit à ceux qui y étoient de retourner en Judée. Il y eut donc alors un commerce libre entre tous les Juifs, & on prévoit que la doctrine fut altérée à Jérusalem, & qu'il y alloit naître des sectes.

Les Esséniens, qui vinrent en Judée, n'y trouvèrent point cette piété sublime dont ils faisoient profession. Scandalisés de tout ce qu'ils voyoient, ils crurent ne pouvoir communiquer avec les autre Juifs, sans se souiller eux-mêmes. Le temple leur parut être profané, & ils jugèrent que s'ils prenoient part aux sacrifices qui s'y faisoient, ils se rendroient complices des profanations. Ils continuèrent donc de vivre à l'écart, ne venant jamais

au temple, se contentant d'y envoyer leurs offrandes, & faisant des sacrifices par-tout où ils se trouvoient, quoique cela fût contre la loi de Moyse.

Loin des villes, ils vivoient de l'agriculture, dans une grande sobriété, se refusant à tous les plaisirs, se tenant en garde contre toutes les passions, fidèles à leur parole, & observateurs exacts de leur discipline.

Ils étoient tous vêtus de blanc, avoient leurs biens en commun, se regardoient comme frères, observoient entr'eux l'hospitalité. Lorsqu'un Essénien voyageoit dans les pays où ils étoient répandus, il n'avoit pas besoin de rien porter

avec lui. Par-tout logé, nourri, vêtu, il trouvoit tout ce qui lui étoit néceſſaire. Lors même qu'il ſe rencontroit parmi des frères qu'il n'avoit jamais vus, il étoit traité comme s'il eût toujours vécu avec eux.

Ils prioient avant le lever du ſoleil, & ſe tournoient alors du côté de l'orient. Après la prière, ils alloient chacun à leurs occupations. A la cinquième heure du jour, ils entroient dans le bain, & ſe rendoient enſuite dans un même lieu, où ils dînoient enſemble en obſervant un profond ſilence. Un prêtre béniſſoit les viandes avant qu'on y touchât; & quand le repas étoit fini, ils rendoient à Dieu

des actions de graces. Alors on se séparoit pour retourner au travail; le soir on se rassembloit, & on soupoit encore en silence.

Les jeunes montroient une grande vénération pour les plus âgés, & dans les conversations on écoutoit toujours avec respect le maître qui prenoit la parole.

Si quelqu'un vouloit entrer dans cette secte, on l'éprouvoit pendant trois ans; on ne l'admettoit que lorsqu'on s'étoit assuré de sa continence, de son zèle & de sa constance. Alors il juroit d'observer exactement toutes les cérémonies religieuses, d'être juste, de ne nuire à personne, de rechercher les bons, de fuir les méchans, d'être

fidèle à ses supérieurs, sur-tout à son souverain; de ne point abuser de l'autorité s'il parvenoit aux charges, de veiller au maintien de la règle, de transmettre la doctrine telle qu'il l'auroit reçue, de souffrir plutôt la mort que de la révéler aux étrangers.

Les Esséniens étoient singulièrement attachés à leurs superstitions; les épreuves par où ils passoient, leur genre de vie, leur respect aveugle pour leurs chefs, leurs vertus nourries dans le fanatisme, & l'opinion qu'ils avoient de leur sainteté, devoient naturellement produire cet effet. Aussi Joseph remarque que lors de la guerre des Romains contre les Juifs, les Esséniens

mouroient dans les tortures les plus cruelles, plutôt que de rien faire qui fût contraire à leur croyance.

On voit que par la manière dont vivoient les Efféniens, ils avoient beaucoup de rapport avec les sectateurs de Pythagore. On remarque la même chofe dans leur doctrine; car ils croyoient au deftin, c'eft-à-dire, à une providence, qui, enchaînant les caufes & les effets, entraînoit tout néceffairement : ils fe repréfentoient l'ame formée d'un éther fubtil, & qui, immortelle de fa nature, étoit dans le corps comme dans une prifon, d'où elle s'échappoit enfin pour être punie ou récompenfée. Quant aux lieux où elle paffoit, ils les avoient

imaginés d'après la Mythologie, dont les idées s'étoient répandues en Egypte. Selon eux, les ames des méchans étoient précipitées dans des souterrains ténébreux, où elles étoient livrées à toutes sortes de tourmens; & celles des bons étoient transportées au-delà de l'océan, dans une région où les zéphirs entretenoient un printems perpétuel.

Les Esséniens formoient plusieurs sectes. Il y en avoit, par exemple, qui approuvoient le mariage. Mais le plus grand nombre jugeoient que ce n'étoit pas un état assez saint: ils pensoient d'ailleurs qu'il n'étoit pas prudent de confier à des femmes le secret de leur doctrine.

doctrine. Pline remarque avec étonnement que les Efféniens duraffent des fiècles, quoiqu'il ne naquît perfonne parmi eux. Il ne feroit pas fi étonné s'il vivoit aujourd'hui.

Les Thérapeutes font regardés comme une claffe d'Efféniens, mais ils tendent à une bien plus grande perfection. Leur vie eft toute contemplative; ils ne fe regardent plus comme de ce monde, ils abandonnent leurs biens à leurs parens ou à leurs amis; ils quittent leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs femmes, leurs enfans; ils renoncent, en un mot, à tous les attachemens terreftres; & retirés dans des folitudes, ou ravis par

les choſes céleſtes, leur ame s'élance continuellement vers Dieu ; ils rêvent dans le ſommeil des ſentences admirables, & voient preſque toujours les perfections divines.

Ils vivent ſolitairement à une petite diſtance les uns des autres ; & pendant ſix jours, chacun eſt renfermé dans ſon hermitage, ſans ſortir, ſans regarder même dehors. Au lever du ſoleil ; ils prient Dieu que leur ame ſoit remplie de la lumière céleſte ; & au coucher, ils demandent qu'étant dégagés du corps & du joug des ſens, ils ſoient capables de découvrir la vérité. Tout l'intervalle eſt employé à la méditation. Ils ne prennent ja-

mais de nourriture que le ſoir, perſuadés que le jour eſt deſtiné à l'étude de la ſageſſe & qu'on ne doit donner aux ſoins du corps que quelques momens de la nuit. Ils ſont même pluſieurs jours ſans rien prendre : il y en a qui, le ſixième, ſentent à peine encore la faim, tant la contemplation qui nourrit leur ame leur fait oublier toute autre nourriture.

Ils méditent au reſte ſur la loi, ſur les prophètes ; ils les commentent ; ils étudient les commentaires de leurs prédéceſſeurs. Le principe qui ſert de fondement à toutes leurs fondations, eſt que, dans l'écriture, le ſens littéral eſt comme le corps, & que le ſens ſpirituel ou

allégorique eſt comme l'ame. Ils s'écartent donc du premier pour ſe rapprocher du ſecond; & à force d'allégories, ils donnent à l'écriture telle ame qu'il leur plaît.

C'eſt ainſi qu'ils vivent ſéparément pendant ſix jours. Le ſeptième ils ſe raſſemblent ; & comme ils ont une grande vénération pour le nombre ſept, ils font de ſept en ſept ſemaines une fête, qu'ils célèbrent enſemble avec ſolemnité. Dans les aſſemblées, ils ſont placés ſuivant l'âge, les bras cachés ſous le manteau, la main droite poſée ſur la poitrine au deſſous de la barbe, & la main gauche appliquée ſur le côté. Au milieu d'eux s'avance un des plus

vieux & des plus ſavans : il diſſerte avec gravité & modeſtie ; les autres écoutent dens le ſilence, montrant d'un mouvement de tête leur approbation ou leur doute.

On ne ſert ſur leur table que du pain, du ſel & de l'eau ; toute l'attention qu'on a pour les délicats, c'eſt de chauffer l'eau, & de leur donner de l'hyſſope.

Dans les grandes ſolemnités ils mangent enſemble, mais dans le ſilence. Un d'eux ſeulement propoſe une queſtion, ou réſout celle qui avoit été propoſée par un autre. S'il eſt applaudi, il ſe lève, chante à la louange de Dieu un hymne qu'il a fait ou qu'un autre poëte a compoſé ; & lorſqu'il finit,

tous chantent avec lui les derniers mots.

Ils ne fe féparent pas d'abord après le repas. Ils paffent la nuit à chanter des hymnes, jufqu'au moment où l'aurore va paroitre. Alors toutes les voix fe réuniffent ; & fe tournant enfuite vers le foleil levant, ils demandent à Dieu l'efprit de fageffe. C'eft-là que la fête finit. Chacun fe retire, & va chercher la fageffe dans fon hermitage. Tels ont été les Thérapeutes. Il faut feulement remarquer qu'ils admettoient des femmes dans leur fecte, & qu'ils ne paroiffent pas s'être répandus au-delà de l'Egypte.

Nous avons omis plufieurs détails

ſur les Eſſéniens & ſur les Thérapeutes; mais c'en eſt aſſez pour faire connoître ces moines, dont Joſeph & Philon admirent la haute ſageſſe. Il y a certainement des choſes louables dans ces ſolitaires. Cependant il me ſemble qu'on ſe fait des idées peu raiſonnables, lorſqu'on penſe trouver la vertu juſques dans des pratiques qui ne peuvent être ni agréables à Dieu, ni utiles aux hommes. La vraie ſageſſe ne conſiſte-t-elle donc qu'à fuir la ſociété, pour laquelle nous ſommes nés, & faut-il appeller vertu ou délire, ces allégories où l'eſprit s'égare, ces contemplations où la raiſon ſe perd, & ces extaſes où l'ame s'abyme? eſt-ce le ſervir?

On voit que l'enthousiasme des ascétiques a séduit Joseph & Philon. Il en séduisit beaucoup d'autres; car le fanatisme qui ne permet pas de faire des idées exactes, fait admirer tout ce qui étonne.

La philosophie mystérieuse & symbolique causa des désordres en Judée, aussitôt qu'elle s'y répandit. Elle étoit toute nouvelle; mais les Pharisiens, c'est ainsi qu'on nomma ceux qui l'adoptèrent, imaginèrent que Dieu l'avoit révélée à Moyse, & qu'elle leur avoit été transmise par une tradition orale. Sur ce principe, ils appliquèrent les allégories à l'écriture, & ils la corrompirent.

Surchargeant la loi d'une infinité d'observances frivoles, ils se pi-

quoient ſur-tout de faire des œuvres de ſurérogation. Ils jeûnoient plus ſouvent que les autres Juifs, faiſoient de plus longues prieres, couchoient ſur des pierres, ou même ſur des épines, & pratiquoient des auſtérités de toute eſpèce. Cependant comme chacun obſervoit ce qu'il croyoit voir dans l'écriture, chacun auſſi imaginoit des mortifications différentes. Les uns, par exemple, marchoient ſans lever les pieds, d'autres en marchant, ſe frappoient la tête contre les murs; & quelques-uns étoient enveloppés dans un capuchon, d'où ils regardoient comme du fond d'un antre. Au reſte, s'ils voyoient toutes ces obligations dans la loi,

ils y voyoient auſſi tout ce qui lui étoit favorable ; car ils ſavoient l'interprêter ſuivant leurs intérêts.

A cette vaine ſcience, & à cette fauſſe piété, qui en impoſoit à la multitude, les Phariſiens joignoient encore l'ambition de commander ; ils ne négligeoient rien pour s'attacher le peuple. Leur grand art fut de pencher toujours à la douceur dans les jugemens qu'ils rendoient ; ne montrant pas moins d'indulgence pour les autres, que de ſévérité pour eux-mêmes. Ils acquirent beaucoup d'autorité ; ils excitèrent des guerres civiles, ils perſécutèrent lorſqu'ils furent les maîtres ; ils ſouffrirent l'exil & la mort

plutôt que d'obéir à leurs ſouverains.

Ils condamnoient les ames des méchans à demeurer éternellement dans des cachots ténébreux. Ils admettoient la métempſycoſe pour celle des bons, & ils croyoient qu'un des corps auxquels elles auroient été unies, reſſuſciteroit un jour.

Ils reconnoiſſoient la providence, ainſi que les Eſſéniens, & ils lui ſoumettoient tout ce qui ne dépend pas de la liberté. Mais ils penſoient que les actions méritoires ſont tout à la fois l'effet du concours de Dieu & de l'homme. Voilà ce qu'ils avoient de particulier dans leur doctrine.

Ils étoient d'ailleurs aussi différens des nôtres par leurs habits que par leurs pratiques.

Les Pharisiens n'ont pas cessé avec le temple. Ils subsistent encore sous le nom de Rabbins ; & c'est presque l'unique secte que suivent aujourd'hui les Juifs. Toujours attachés de plus en plus à leur méthode secrette & symbolique, ces docteurs ont fait un corps d'opinions, où l'on retrouve des idées de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, & qui n'est qu'un amas de contes, de puérilités & d'absurdités. C'est ce qu'on nomme cabale.

Ce ne fut pas sans quelqu'opposition, que la méthode allégorique

&

& fecrète s'introduifit parmi les Juifs de Jérufalem ; plufieurs en fentirent les abus, & jugèrent que la loi ne pouvoit fubfifter ; s'il étoit permis à chacun de l'interprêter arbitrairement ; & s'attachant à la lettre, ils rejetterent toutes les traditions prétendues des Pharifiens. Mais la difpute, comme il arrive prefque toujours, fit tomber dans une extrémité oppofée, & produifit de nouvelles erreurs.

Tout ne peut pas être écrit. Il n'eft donc pas poffible qu'une religion & qu'un corps de loi fubfiftent, fans laiffer quelque chofe, qui fe perpétue par la pratique, fuivant les circonftances, par ceux qui gouvernent le peuple. Il faut

par conséquent admettre des traditions & des interprétations. Tout consiste seulement à distinguer les vraies des fausses. Cela est difficile. Aussi les Saducéens, craignant d'accorder un principe dont les Pharisiens pourroient abuser pour appuyer leur doctrine, condamnèrent les traditions & les interprétations de toute espèce, & soutinrent qu'il n'étoit permis, en aucun cas, de s'écarter du texte.

Les Pharisiens & les Saducéens, toujours ennemis, faisoient deux partis dans l'état, comme deux sectes dans la religion. Ils devoient donc se contredire plus par haine que par principe, & tomber, par conséquent, d'erreur en erreur. Ainsi

comme les Pharisiens proposoient des récompenses pour les œuvres de surérogation, les Saducéens, qui ne vouloient pas de ces œuvres, dirent d'abord : *Ne soyez pas comme des esclaves ; n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses ; obéissez sans intérêt, sans espérer aucun fruit de vos travaux.*

Cet excès de spiritualité est déjà une erreur ; car il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt ; & Dieu n'exige pas de nous un culte absolument désintéressé, puisqu'il nous offre lui-même des récompenses.

Cependant les Saducéens, au lieu de reculer, avancèrent encore.

Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue des récompenses, ils assurèrent qu'il n'y en a point après cette vie. En conséquence, ils nièrent l'immortalité de l'ame & la résurrection; & parce que vraisemblablement on voulut leur prouver que l'ame pouvoit être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils nièrent encore l'existence des anges.

Enfin les Esséniens avoient soumis au destin, jusqu'aux actions des hommes; & les Pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avoient soutenu que nous agissions avec elle, comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pa-

faire des actions de justice. Il restoit un troisième sentiment; c'étoit de dire que le libre arbitre se suffit, & qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les Saducéens l'embrassèrent.

Voilà du moins, autant que nous le pouvons conjecturer, comment les Saducéens s'engagèrent dans une suite d'erreurs. Les Caraïtes furent plus raisonnables; car ils s'appliquèrent à s'écarter également de ces deux sectes, & à prendre un juste milieu. Condamnant les opinions particulières aux Pharisiens & aux Saducéens, ils ne connoissoient d'autre règle que l'écriture; sans néanmoins rejetter les explications, lorsqu'elles étoient

néceſſaires & faites avec ſageſſe; auſſi reconnoiſſoient-ils la providence, la liberté, l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les peines de l'autre vie.

Quelque différence qu'il y eût entre ces ſectes, & quelles que fuſſent leurs erreurs, elles n'ont jamais ſongé à s'accuſer d'héréſie. Au contraire, elles étoient unies de communion; & ſi les Eſſéniens ne venoient pas au temple, ce n'eſt pas qu'ils en euſſent été exclus, c'eſt qu'ils s'en exclurent eux-mêmes. Il falloit par conſéquent que les Juifs regardaſſent la liberté, l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des eſprits, comme autant de choſes problématiques; c'eſt-à-dire,

qu'ils n'avoient plus d'idées de religion (1).

CHAPITRE IV.

Des obstacles qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne.

POUR juger de la propagation miraculeuse de la religion chrétienne, il faut considérer les obs-

(1) Nous avons cité de l'histoire de la philosophie de T. Brucker ce que nous avons dit sur les pratiques & les opinions des Esséniens, des Thérapeutes, &c. & nous avertissons que nous puiserons encore dans cet ouvrage toutes les fois que nous aurons à parler de quelque secte.

tacles qu'elle a eu à ſurmonter. Ils ont été en grand nombre.

L'eſprit de diſſention & de révolte, qui s'étoit répandu en Judée, ſous les Aſmonéens & ſous Hérode, en eſt un des premiers. En effet, qnoi de plus contraire à une religion de paix, qui préche l'obéiſſance aux ſouverains, & qui commande à tous les hommes de ſe regarder comme frères? Devoit-on attendre que les Phariſiens. les Saducéens & les Eſſéniens oublieroient leurs querelles & leurs opinions, pour ſe ſoumettre à une autorité qui les condamnoit tous également? Etoit-il poſſible de détruire des préjugés, tranſmis de génération en génération, depuis plu-

ſieurs ſiècles, & d'un jour à l'autre, enracinés de plus en plus par des diſputes ou par des guerres? Qu'on obſerve les paſſions des hommes, & on verra que les ſectes contractent un nouvel attachement pour leurs erreurs, à proportion qu'elles ſe combattent davantage.

Non-ſeulement, le Chriſtianiſme trouvoit des obſtacles dans toutes les opinions, il en trouvoit encore dans le caractère de ceux qui les avoient embraſſées; dans l'orgueil des Phariſiens, qui vouloient dominer ſur le peuple & ſur le roi même; dans l'obſtination des Saducéens, qui nioient les plus grandes vérités, plutôt que de céder;

& dans l'enthousiasme des Esséniens, qui n'estimant que leur doctrine & leurs usages, croyoient se souiller en communiquant avec les autres sectes.

Il falloit d'ailleurs abandonner, proscrire un culte établi autrefois par des miracles, renoncer à la qualité de peuple choisi, se confondre avec les Gentils, & avoir désormais avec eux le même Dieu & la même religion. C'étoit-là certainement des nouveautés, avec lesquelles les Juifs ne pouvoient pas naturellement s'accoutumer.

Il est vrai qu'ayant la connoissance du Messie, ils auroient dû le connoître dans Jesus-Christ. En

effet, ils n'ignoroient pas qu'il naîtroit de la tribu de Juda, de la famille de David, dans la bourgade de Bethléem, & à la fin des feptante femaines marquées par Daniel; ils favoient qu'il auroit un précurfeur, que fa venue feroit cachée, qu'il demeureroit éternellement, qu'il feroit des miracles, & plufieurs autres circonftances, qui fe font toutes accomplies dans notre Sauveur. Mais par-tout dans l'écriture, ils trouvoient le Meffie Dieu & homme, grand & abaiffé, maître & ferviteur, prêtre & victime, roi & fujet, foumis à la mort & vainqueur de la mort, riche & pauvre, puiffant & fans forces; & ces idées, contradictoires en apparence, voi-

loient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginèrent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représentèrent semblable à ces hommes que Dieu leur avoit envoyés plusieurs fois, pour les tirer de l'oppression & de la servitude ; & ils le jugeoient seulement plus grand. Ce devoit être un héros, un conquérant dont le royaume seroit de ce monde, qui étendroit son empire sur toute la terre, & qui combleroit les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattoient si fort leur amour-propre, qu'ils ne voyoient plus les humiliations du Messie, ou qu'ils les expliquoient dans des sens figurés.

Aussi étoit-il prédit qu'ils verroient sans connoître, qu'ils entendroient sans comprendre, qu'ils seroient réprouvés; & qu'un peuple auparavant infidèle & étranger, entreroit dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnoître le Messie dans Jesus-Christ, pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle.

Les obstacles n'étoient pas moindres du côté des Payens. Il falloit leur persuader que leurs idoles n'étoient pas des dieux; & que rien n'étoit plus injurieux à la divinité que les fêtes & les spectacles, dont ils ne pouvoient se passer, & qui faisoient la principale partie

de leur culte. Il falloit ouvrir leurs yeux ſur cette multitude de fables, qu'ils avoient toujours crues, qu'ils aimoient à croire, parce qu'elles étoient ingénieuſes, & dont ils cachoient l'abſurdité par des allégories. En un mot, il falloit tout à-la-fois combattre & les goûts du peuple & ſes préjugés.

Les Romains ſur-tout, étoient difficiles à convaincre. Perſuadés que leurs ſuccès étoient l'effet de leur piété, & que les dieux de Rome avoient combattu pour eux, ils ne doutoient pas que la ruine de l'empire ne dût ſuivre de près le changement de culte ; & ils ont été attachés à leurs ſuperſtitions plus qu'aucun autre peuple.

Auſſi étoient-ils intolérans à certains égards. Ce n'eſt pas qu'ils vouluſſent forcer les nations d'adorer avec eux les mêmes idoles ; ils auroient plutôt été jaloux de conſerver les leurs pour eux ſeuls. Ils ne faiſoient donc aucun changement dans la religion des peuples conquis ; mais ils ne permettoient pas d'apporter à Rome de nouveaux eux, & d'y introduire de nouveaux cultes. Ils auroient craint d'ébranler l'empire, en offenſant les dieux qui l'avoient protégé. C'eſt pourquoi Alexandre Sévère ſe hâta de renvoyer Elogabal ; démarche qui fut fort agréable au peuple.

Jamais la Judée, les provinces

de l'empire, & Rome même n'ont vu plus de magiciens & d'astrologues, que pendant les trois premiers siècles de l'église. Ainsi le peuple séduit de toutes parts & peu capable de discerner la vérité, confondoit par une ignorance monstrueuse, Jesus-Christ avec tous ces imposteurs. Les ennemis de la religion, ne pouvant nier les miracles, profitoient de cette disposition des esprits; & ajoutant l'impiété à l'imposture, ils ne représentoient le Sauveur que comme un magicien. Enfin les hommes les plus éclairés ne considéroient que les inconvéniens d'un changement de culte; & jugeant du Christianisme par toutes les autres reli-

gions, ils le rejettoient sans l'examiner.

Il semble néanmoins que le courage des martyrs auroit dû de bonne heure attirer & fixer l'attention de tout le monde; mais il faut remarquer que le Stoïcisme, alors fort répandu, avoit accoutumé les Romains à voir des morts courageuses; & qu'en Judée les Pharisiens, les Saducéens & les Esséniens avoient souvent montré la même fermeté. Les martyrs n'étonnèrent donc pas. On les voyoit mourir; & sans chercher le motif de leur persuasion, les plus modérés des Gentils les accusoient d'être trop obstinés. Tel est l'effet de la prévention; les meilleurs esprits

n'examinent pas, & ils condamnent.

Une cauſe de cette prévention, c'eſt le mépris qu'on avoit généralement pour les Juifs, dont on ſuppoſoit que les Chrétiens n'étoient qu'une ſecte. Comme on les croyoit ignorans, crédules, ſuperſtitieux, & qu'on avoit toujours négligé de s'inſtruire de leur culte, on ne ſongeoit pas à faire des recherches ſur les changemens qui arrivoient à leur religion.

Il ſuffit de lire les écrivains profanes, pour ſe convaincre de cette vérité, & pour s'aſſurer que les gens de lettres, trop prévenus, ſe ſont peu occupés des Juifs & des Chrétiens. Les gens du monde

ne s'en occupoient pas davantage ; plongés dans le vice ou dans le luxe, & tout entiers à leur fortune, ils n'étoient pas diſpoſés pour une religion qui condamnoit les mœurs du tems. C'étoit tout au plus pour eux un ſujet de converſation. Chacun en parloit ſuivant ſes prétentions & ſes préjugés. C'étoit des contes ridicules, des calomnies, des horreurs ; & tous ſe faiſoient des idées très-fauſſes. C'eſt ainſi que raiſonnent dans tous les ſiècles les hommes riches & déſœuvrés.

Quand même la prévention eût été moins grande contre les Juifs, elle n'en eût pas été moindre contre les Chrétiens ; au contraire,

puiſque les Juifs en étoient les plus grands ennemis. Il étoit donc naturel qu'on mépriſât les Chrétiens ; ou parce qu'on les confondoit avec les Juifs, ou parce qu'ils en étoient mépriſés.

Les Philoſophes, obſtinés dans leurs ſyſtêmes, & livrés à leurs diſputes, obéirent à la même prévention, & dédaignèrent d'abord de prendre connoiſſance des commencemens du Chriſtianiſme. Ceux d'Alexandrie, qui le connurent les premiers, ne purent être favorables à une doctrine, dont l'eſprit étoit contraire à leurs opinions, & qui condamnant l'orgueil & la confiance, ordonnoit de croire avec humilité. C'eſt pourquoi ſi

quelques-uns se convertirent, le plus grand nombre se déclara contre la religion chrétienne, & n'omit rien pour l'empêcher de se répandre.

Quand on considère la magie, l'astrologie, les oracles, les cérémonies religieuses, les superstitions, les opinions des sectes, & tous les préjugés qui régnoient; on n'imagine pas qu'on pût être plus crédule qu'on l'étoit dans ces siècles. Cependant cette incrédulité étoit opposée à la religion, qui en condamnoit l'objet; car plus on étoit crédule en ces choses, moins on devoit croire en Jesus-Christ.

Tels ont été en général les obstacles à l'établissement du Christia-

nifme. Mais il s'en devoit former encore d'autres. Toutes les puiffances alloient s'armer pour le détruire.

CHAPITRE V.

Confidérations fur le premier fiècle de l'églife.

Le peuple ne raifonne pas. Il juge par habitude, & il eft porté à croire toujours ce qu'il a cru une fois. Il croit par imbécillité & fans réfléchir.

Le philofophe tient encore plus à fes opinions. Il s'imagine être éclairé, parce qu'il raifonne; il compte d'autant plus fur fes lumières, qu'il raifonne plus mal; il

s'offenſe, s'il eſt contredit; il s'entête par amour-propre.

Les gens du monde, qui ſe piquent d'avoir le plus de jugement, obſervent les préjugés du peuple, s'amuſent des diſputes des philoſophes; & finiſſant par mépriſer ce qui ſe dit de part & d'autre, ils jugent que tout eſt problématique. Ils conſidèrent, ſur-tout, d'un œil indifférent, les queſtions les plus importantes, lorſque les circonſtances détournent leur attention ſur de grands intérêts, où il s'agit de leur fortune & de leur vie. C'eſt ce qui a dû arriver dans le premier ſiècle, ſous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron & de Domitien.

Dans de pareilles conjonctures ; les hommes les plus éclairés ne sauroient faire une révolution subite, quelque science & quelqu'éloquence qu'on leur suppose. Le peuple ne sera pas capable de suivre leurs raisonnemens, les philosophes les combattront, les gens du monde ne les écouteront pas. Il faudroit des siècles pour éclairer l'univers avec le secours seul de la raison.

Aussi les apôtres étoient-ils tout à fait ignorans. Leurs écrits sont sans art ; ils ne montrent que du mépris pour les sciences des Gentils, ils font gloire d'une sagesse, qui paroît folle aux yeux du siècle ; & ils n'appellent d'abord à eux

eux que les hommes ſimples, dont l'eſprit eſt mieux diſpoſé, parce qu'il eſt moins corrompu.

On ne manqua pas de reprocher aux Chrétiens que la plupart de ceux qu'ils convertiſſoient, étoient des hommes ſans lettres; & c'étoit avec fondement, dans le premier ſiècle de l'égliſe. Mais ces ignorans, une fois convertis, étoient éclairés par une ſageſſe bien ſupérieure à la ſageſſe humaine; & devenant capables de prêcher eux-mêmes l'évangile, ils devoient enfin convaincre les ſavans. L'ignorance n'eſt donc pas un reproche à faire aux premiers Chrétiens. C'eſt une preuve que la religion ne ſe répandoit pas par les mêmes moyens

que les ſectes des philoſophes.

Les miracles de Jeſus-Chriſt, annoncés par les apôtres qui en avoient été témoins, & confirmés par les miracles qu'ils faiſoient eux-mêmes ; voilà les cauſes de la propagation du Chriſtianiſme. Les boiteux qui marchent, les aveugles qui voyent, les morts qui reſſuſcitent, le don des langues communiqué par l'impoſition des mains, ſont autant de démonſtrations à la portée de tout le monde. Elles ne demandent pas que ceux qui les donnent, ſe ſoient inſtruits dans les ſciences humaines ; ni que ceux qui s'y rendent, ſe ſoient exercés dans l'art de raiſonner. On vit, on crut ; & la foi, ſcellée du ſang

des martyrs, parvint dans les siècles suivans à ceux qui n'avoient pas vu. En effet, peut-il rester quelque doute, quand des milliers de témoins prouvent la vérité de ce qu'ils attestent en souffrant la mort au milieu des tourmens?

S. Etienne fut le premier martyr, & ce fut alors que les fidèles, persécutés à Jérusalem, se dispersèrent dans la Palestine, prêchant par-tout l'évangile, mais ne l'annonçant néanmoins encore qu'aux seuls Juifs. S. Philippe, un des sept diacres, vint prêcher à Samarie; car on ne confondoit pas les Samaritains avec les Gentils, quoique les Juifs les jugeassent hérétiques; en effet, ils avoient la

circoncision, & faisoient profession d'adorer le vrai Dieu, suivant la loi de Moyse. Plusieurs se convertirent à la vue des miracles, & furent instruits & baptisés. Le saint diacre ne pouvant leur donner lui-même le Saint-Esprit, Pierre & Jean vinrent consommer son ouvrage; ils imposèrent les mains sur les nouveaux convertis; & le Saint-Esprit descendu sur eux, donna des marques de sa présence par le don des langues & d'autres graces sensibles.

Parmi ceux qui embrassèrent la foi, étoit un magicien, nommé Simon; mais sa conversion n'étoit pas sincère; il songeoit seulement à se perfectionner dans son art,

& il espéroit d'apprendre de Philippe le secret de faire des prodiges. Aussi quand il vit les merveilles opérées par l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux apôtres, pour obtenir d'eux le pouvoir de communiquer lui-même le Saint-Esprit. *Que ton argent périsse avec toi*, lui dit S. Pierre, *toi qui penses que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent.*

Alors renonçant au Christianisme, Simon ne songea plus qu'à se faire chef d'une nouvelle secte. On le regarde comme hérétique, sans doute, parce qu'il avoit été Chrétien; on devroit plutôt le compter parmi les imposteurs, qui se sont donnés pour le Messie. Il n'a

rien conſervé, ni des dogmes, ni de la doctrine de Jeſus-Chriſt. Son ſyſtême, qui eſt, on ne peut pas plus extravagant, ne mériteroit pas de nous arrêter, s'il ne l'avoit pas puiſé dans des ſources d'où ſont nées pluſieurs héréſies.

D'après les principes de Zoroaſtre, les orientaux ſe repréſentoient au-delà du monde, une lumière immenſe, qui étant répandue dans un eſpace ſans corps, étoit pure & ſans mêlage d'aucune ombre. Cette lumière, toujours vivante, étoit ſuppoſée donner la vie à tout; & l'écoulement de ſes rayons qui ſe répandoient à l'infini, faiſoit concevoir comment tous les êtres en venoient par émanation.

Car, disoient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténèbres, où quelques rayons se sont répandus. Or, les ténèbres ne sont qu'une privation de lumière; elles ne sont rien par elles-mêmes, il n'y a donc de réel dans ce monde, que ce qui émane de cette lumière première, pure & immense. Voilà, du moins autant qu'on le peut deviner, comment ces philosophes expliquoient l'émanation de la matière. D'où nous pouvons conclure que, selon eux, les corps ne sont qu'un composé de lumière & de beaucoup de ténèbres, ou autrement d'un peu d'être & de beaucoup de privation.

Mithra, c'est ainsi qu'ils nom-

moient cette ſource de lumière, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, puiſque les ténèbres ne pouvoient approcher de ſa ſubſtance lumineuſe. Les dieux, qui en émanoient immédiatement, participoient donc à toute la plénitude de ſa lumière ou de ſa divinité. Mais les émanations venant à ſe ſuccéder, il ſe trouvoit enfin des dieux qui étoient tout-à-fait hors de cette plénitude. L'eſſence divine s'affoibliſſoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient davantage de leur ſource, & ils devenoient d'autant plus imparfaits, qu'ils ſe rapprochoient & participoient plus des ténèbres.

Cette ſuite d'eſprits rempliſſoit

l'intervalle qui eſt entre Dieu & la matière ; & ceux qui s'étoient rapprochés des ténèbres avoient ſeuls produit le monde. Mais ils n'avoient pu le produire que très-imparfait, parce que des ténèbres naiſſent néceſſairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort.

Ces eſprits préſidoient à tout ; ils étoient dans les cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puiſſans que les ames, qui émanoient comme eux, mais qui étoient à une plus grande diſtance de la ſource commune, ils les avoient forcées de s'unir aux corps, & ils les avoient aſſujetties à toutes les misères de la vie.

Tout étant donc plein d'anges,

bons & mauvais, il s'agiſſoit de ſe ſouſtraire aux uns, de ſe rendre les autres favorables, de ſe dégager des liens du corps, de s'élever au-deſſus des ténébres, & de tendre vers la ſource de la lumière. Voilà ſur quels principes on imagina les ſuperſtitions & les extravagances de la magie; & Simon prit toutes ces abſurdités dans l'école d'Alexandrie.

Dieu, ſelon lui, ſubſiſte dans une lumière inacceſſible. Les Eons ou Eones ſont les ſubſtances divines qui en émanent plus immédiatement. Ils ſont les uns actifs, les autres paſſifs; ils ſont de différens ſexes; il n'y en a qu'un certain nombre.

L'intelligence étoit d'abord destinée à former le monde ; mais s'étant échappée de la plénitude de lumière, du sein de Dieu, elle avoit engendré les anges, qui, ayant usurpé l'empire sur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les seules divinités. Dans cette vue, ils avoient empêché leur mère de retourner à son principe, la faisant passer de corps en corps, & l'exposant à toutes sortes d'ignominies.

Simon se donnoit lui-même pour un de ces Eons, qui, étant émané immédiatement, avoit plus de puissance que tous les anges ensemble. Il étoit venu pour délivrer l'intelligence, & pour enlever le monde

à la tyrannie des démons. Il avoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit achetée à Tyr, & qu'il disoit être cette intelligence même. Il la nommoit Hélène ou Sélène, c'est-à dire, la Lune ou Minerve. Il prétendoit qu'elle étoit descendue en terre, en passant de ciel en ciel; qu'elle étoit cette même Hélène qui avoit été la cause de la ruine de Troye; & il lui donnoit quelquefois le nom de Saint Esprit, la représentant comme l'ame du monde, & la source de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit, il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un Eon, un Sauveur, le Messie; & il vouloit bien être adoré sous

le

le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, & pour procurer le falut aux hommes, il affuroit qu'il fuffifoit de mettre fon efpérance en lui & en fon Hélène, difant d'ailleurs que les bonnes œuvres font inutiles, & que la diftinction du mal moral n'eft qu'une invention des anges, pour tenir les hommes dans la fervitude.

Il lui falloit des miracles. Il fe vanta donc d'attirer des enfers les ames des prophètes, d'animer les ftatues, de changer les pierres en pain, de paffer fans réfiftance au travers des rochers, de fe précipiter du haut d'une montagne fans

ſe bleſſer, de voler dans les airs, de ſe rendre inviſible, de prendre telle forme qu'il vouloit, &c. Ces menſonges, aidés de quelques preſtiges, perſuadoient le peuple, qui croit volontiers lorſqu'on lui promet des merveilles.

Simon forma donc une ſecte. Il eut de grands ſuccès à Samarie. Si nous en croyons S. Juſtin, il fut reçu à Rome comme un Dieu, & on lui éleva une ſtatue, avec cette inſcription, *Simoni Deo Sancto.* Ce ſaint a vu lui-même cette ſtatue, qui ſubſiſtoit encore vers l'an 150. S. Clément d'Alexandrie, S. Irénée, S. Cyrille de Jéruſalem, Tertullien, Eusèbe & Théodorat, aſſurent la même choſe, & S. Auguſtin

ajoute que cette ſtatue avoit été dreſſée par autorité publique. Voilà un fait bien atteſté ; & ce qui ſemble le confirmer, c'eſt qu'il ne paroît pas avoir été jamais contredit par les Payens.

Mais dans l'Iſle du Tibre, au même endroit où S. Juſtin croit avoir vu cette ſtatue, on en déterra une en 1574, avec cette inſcription qui ſubſiſte encore : *Sermoni Deo Sancto* ; c'étoit-là les noms d'une divinité qui préſidoit aux ſermens. Cette découverte à fait conjecturer que S. Juſtin, préoccupé de Simon le magicien, aura lu trop rapidement, & ſera tombé dans une mépriſe. Pluſieurs raiſons

viennent même à l'appui de cette conjecture.

Premièrement, l'esprit du gouvernement ne permettoit pas d'introduire à Rome de nouvelles divinités. Si les Romains ont déféré les honneurs divins aux empereurs, c'étoit par crainte ou par flatterie ; comment les auroient-ils accordés à un étranger sans naissance, sans crédit & sans autorité ?

En second lieu, les loix condamnoient les magiciens ; elles ont plus d'une fois sévi contr'eux ; elles punissoient sévèrement ceux qui les consultoieut. Que la populace ait donc été séduite par les prestiges de Simon, le sénat se sera-t-il aveu-

glé lui même, jusqu'à diviniser dans cet homme ce qu'il méprisoit dans les autres magiciens ? cette apothéose, si contraire aux loix, se seroit-elle faite sans obstacles ? les historiens n'en auroient-ils point parlé, & ne se seroient-ils pas fait un devoir d'en marquer toutes les circonstances ?

En troisième lieu, si les Romains avoient adoré Simon, ils auroient adopté ses erreurs, & on en trouveroit depuis quelques traces dans leur religion. Or, cela n'est pas. Les pères même qui leur reprochent de l'avoir reconnu pour Dieu, ne leur reprochent pas d'avoir embrassé sa doctrine. Les Romains ne paroissent seulement pas l'avoir connu,

ou du moins il faut qu'ils l'aient bien négligé, car le nom de cet imposteur ne se trouve dans aucun de leurs écrits.

Enfin, quant aux pères qui parlent de la statue de Simon, ils n'ajoutent rien au témoignage de S. Justin, parce qu'ils auroient répété le fait d'après lui, d'après les bruits populaires, auxquels la méprise de ce saint avoit donné lieu. Si S. Augustin dit que cette apothéose s'étoit faite par autorité publique, c'est que l'ayant supposée vraie, il a jugé avec raison qu'elle n'avoit pas pu se faire autrement. D'ailleurs quand un fait s'est une fois répandu, il n'est pas étonnant qu'il s'y joigne de nouvelles circonstances.

Vers l'an 65, sous Néron, Simon étant à Rome, entreprit de voler, & vola, dit-on, quelques momens; mais S. Pierre & S. Paul s'étant mis en prière, il fut précipité, & mourut de sa chûte. Ce fait est encore bien suspect; car on ne le trouve point dans les écrivains anciens, qui ont recueilli avec plus de soin tout ce qu'ils savoient de cet imposteur; & ceux qui le rapportent, ne remontent pas plus haut que le troisième siècle; encore ne s'accordent-ils pas sur les circonstances. Quoi qu'il en soit, les apôtres n'avoient certainement pas besoin de ce triomphe.

Nous passons sous silence d'au-

tres magiciens moins célèbres; mais nous avons cru devoir faire connoître Simon, parce que plusieurs hérétiques ont puisé dans la même source que lui, & sont tombés dans des erreurs semblables; on les nomme *Gnostiques*, mot qui signifie *éclairés*.

Les Gnostiques ont formé quantité de sectes. Il seroit bien difficile de marquer en quoi elles diffèrent. Il y en a même plusieurs dont on ne sait que le nom. En général, les anciens hérétiques affectoient de se dire Gnostiques, parce qu'ils se flattoient d'être venus pour répandre la lumière; mais ceux qu'on nomme plus particulièrement ainsi, sont des philosophes, qui se pi-

quoient d'avoir des connoiſſances ſupérieures ſur Dieu & ſur le monde. Leur ſyſtême, ainſi que celui de Simon, portoit ſur les émanations de Zoroaſtre. Ils entreprenoient d'expliquer la génération de tous les êtres par une ſuite de dieux, d'éons, d'anges, d'eſprits, conſidérant le premier principe comme une mer immenſe, comme un abîme qui comprenoit tout, & d'où ils voyoient ſortir des écoulemens, qui s'altéroient peu-à-peu, & qui ſe terminoient à la matière. Enfin ils croyoient rendre raiſon du mal moral & du mal phyſique, parce qu'ils imaginoient que les anges, qui avoient formé le monde, étoient imparfaits, & qu'il s'étoit d'ailleurs

répandu dans leurs ouvrages des démons malfaisans. Prévenus pour cette doctrine, ils se précipitoient dans toutes les erreurs qu'elle entraîne. Ils n'étoient occupés que des moyens de se soustraire aux puissances des ténèbres; & ils se vantoient d'y réussir par des initiations, des sacrifices & des abominations de toute espèce.

Frappés des miracles, ces philosophes embrassèrent le Christianisme; mais bien loin de renoncer à leurs principes, ils crurent pouvoir les allier avec la doctrine de Jesus-Christ; & jugeant même qu'ils étoient destinés pour l'expliquer, ils accusèrent les apôtres de l'avoir mal entendue.

Ils dirent que le Sauveur n'étoit qu'un de leurs éons, une de ces premières émanations qui participoient le plus à la divinité ; & ils en conclurent qu'il n'avoit pas pu prendre réellement un corps, & que sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort, n'étoient que des apparences. En un mot, ils nièrent qu'il se fût incarné, qu'il eût souffert, & qu'il fût ressuscité.

Sur les mêmes principes, ils nioient encore la résurrection, n'imaginant pas que les ames pussent tout-à-la-fois retourner à Dieu & être unies à des corps. Ils les condamnoient même à passer successivement dans plusieurs animaux ; & ils ne les jugeoient dignes de re-

monter au principe de toutes choses, qu'autant qu'elles seroient remplies de la doctrine qu'ils enseignoient. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les erreurs des Gnostiques; nous négligerons même de parler des différentes sectes qu'ils ont formées; il nous suffit d'avoir montré la source d'où ils ont tiré toutes les absurdités qu'ils ont pu dire.

L'église, troublée par des hérétiques, & combattue par des imposteurs, étoit encore persécutée par les Juifs, & faisoit néanmoins de grands progrès. S. Paul, converti miraculeusement lorsqu'il ne songeoit qu'à répandre le sang des Chrétiens, devint apôtre lui-même,

& contribua beaucoup à répandre la foi.

Il vint à Jérusalem trois ans après sa conversion. Les fidèles alors y jouissoient de la paix, marchant dans la crainte du Seigneur, & s'édifiant mutuellement. Il n'y avoit point de pauvres parmi eux. Les plus riches vendoient leurs maisons ou leurs terres; ils en mettoient le prix aux piés des apôtres, & les biens étoient en commun.

Les fidèles s'assembloient les dimanches dans une maison particulière: ils lisoient l'écriture; ils écoutoient les exhortations des apôtres, des prêtres ou des prophètes inspirés extraordinairement. Ils chantoient ensuite les pseaumes de Da-

vid, ou d'autres cantiques, & faisoient ensemble un repas, qu'on nommoit agappe; mot grec, qui exprime une charité mutuelle. Cet usage s'étoit introduit pour entretenir l'union, & en mémoire de la la scène, où Jesus-Christ institua l'Eucharistie. C'est aussi dans ce repas qu'on donnoit la communion aux fidèles.

Cependant la persécution ayant recommencé, les apôtres se dispersèrent vers l'an 42, au commencement du règne de Claude. Ce fut alors que S. Pierre vint établir son siège à Rome, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, & avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie.

Beaucoup de Juifs s'étoient convertis ; mais le corps de la nation s'étant opiniâtré dans ſon aveuglement, l'évangile fut porté aux Gentils, & les apôtres prêchèrent avec fruit dans toutes les provinces de l'empire.

La converſion des Payens occaſionna quelques diviſions ; car les fidèles circoncis ſe regardant comme le peuple de Dieu ne croyoient pas devoir partager avec d'autres la grace de l'évangile ; ils vouloient au moins obliger à la circonciſion & aux obſervances de la loi moſaïque tous les Gentils qui embraſſoient le chriſtianiſme.

Cette queſtion donna lieu au premier concile. Pluſieurs apôtres,

S. Pierre, S. Jacques, S. Paul, S. Barnabé, & plusieurs prêtres s'étant assemblés, il fut décidé que les observances légales n'étoient plus nécessaires. Néanmoins on les toléra encore dans les Juifs convertis, & les apôtres voulant maintenir la paix, s'y conformèrent eux-mêmes quelquefois. Ils étoient bien éloignés de condamner comme mauvaises, des cérémonies qui avoient été bonnes pour le tems auquel Dieu les avoit ordonnées.

La charité régnoit entre toutes les églises. Les riches se faisoient un devoir de soulager les pauvres; & on envoyoit de toutes parts des aumônes à Jérusalem, pour se-

courir les fidèles qui étoient en grand nombre dans la Judée. Les apôtres ne négligeoient rien pour maintenir cette paix & cet amour. Ils ne vouloient pas que les Chrétiens eussent des procès, ou du moins ils vouloient qu'ils prissent d'autres Chrétiens pour arbitres. En effet, il y avoit quelque danger d'idolâtrie à paroître devant les tribunaux des payens, ne fût-ce qu'à cause des sermens. C'est pourquoi dans la primitive église, les évêques ont été les arbitres des différends qui s'élevoient parmi les fidèles ; & cet usage a subsisté long-tems.

La charité des Chrétiens excita l'avidité de ces hypocrites, qui font

dégénérer en abus les choſes les plus ſaintes. Il y eut de ces hommes qui prêchèrent l'évangile pour exiger de groſſes rétributions. Ils pilloient les fidèles ; ils les traitoient durement, faiſant un trafic de leurs travaux, & cherchant à s'élever en abaiſſant les vrais apôtres. C'eſt ainſi que des impoſteurs abuſoient de la piété des Chrétiens.

Alors régnoit Néron. Ce prince, voulant détourner ſur des innocens la haine qu'on lui portoit, accuſa les Chrétiens de l'incendie dont on l'accuſoit lui-même. C'eſt le premier empereur, ſous lequel ils ont été perſécutés, & ils en faiſoient gloire. Sur la fin de ſon règne, S. Pierre & S. Paul

ſouffrirent le martyre à Rome ; S. Marc en Egypte, où il avoit répandu la foi. Il y avoit déjà dans cette province des Chrétiens, qui menoient la vie des Therapeutes.

Alors Veſpaſien marchoit contre les Juifs, qui après avoir eſſuyé bien des vexations, s'étoient enfin ſoulevés. Diviſés entr'eux, preſſés par les troupes romaines, dont Titus prit le commandement, ils furent réduits aux plus cruelles extrémités. La ville de Jéruſalem fut priſe & détruite, ainſi que le temple, comme Jeſus-Chriſt l'avoit prédit.

Les Juifs ayant enſuite cauſé quelques troubles en Egypte, Veſpaſien ordonna d'abattre le temple qu'ils

avoient bâti malgré les défenſes de la loi, environ cent ans avant Jeſus-Chriſt. Il craignoit que ce ne fût pour eux une occaſion de ſe réunir, & de ſe porter encore à la révolte. Ses ordres ne furent pas abſolument exécutés ; mais ce temple fut au moins fermé, & on ne permit plus d'y faire aucun exercice de religion. Alors les Juifs reſtés ſans temple & ſans ſacrifices, ceſſèrent de former un peuple à part, & depuis, il ne leur a jamais été poſſible de ſe réunir. Il ſemble que Joſeph, leur hiſtorien, n'ait écrit que pour montrer l'accompliſſement des prophéties ; témoignage d'autant plus fort, que venant d'un Juif, il ne ſauroit être ſuſpect.

Les Juifs souffrirent beaucoup sous Domitien, qui exigea avec la dernière rigueur les tributs dont on les avoit chargés, & qui porta sur la fin de son règne, des édits cruels contr'eux. Cette persécution enveloppa les Chrétiens, que les Payens ne distinguoient pas encore des Juifs; Flavius Clément, cousin germain de l'empereur, perdit la vie. Sa femme & sa nièce, toutes deux nommées Domitilla, furent bannies. L'apôtre S. Jean, sorti miraculeusement d'une cuve d'huile bouillante, fut relégué à Pathmos; & plusieurs autres Chrétiens souffrirent le martyre. On les accusoit de Judaïsme, d'impiété, & d'athéisme. C'étoient en effet les seuls

crimes, dont ils puſſent être coupables aux yeux des Payens. Cependant tous les efforts des puiſſances devenoient inutiles. L'égliſe s'affermiſſoit au milieu des perſécutions; elle croiſſoit de plus en plus. Rien ne prouve mieux qu'elle n'eſt pas l'ouvrage des hommes.

La prévention contre les Chrétiens étoit générale. Les peuples ſe ſoulevoient contr'eux, ſans les connoître, & le gouvernement avoit pour maxime de les condamner, ſans s'informer ni de leurs mœurs, ni de leur doctrine. Si les plus modérés ne les perſécutoient pas, ils les abandonnoient au moins comme des hommes peu raiſonnables, qui méritoient d'être les

victimes de leur entêtement. Les persécutions que S. Paul a souffertes, nous font voir avec quelle indifférence les Gentils traitoient également les Chrétiens & les Juifs. Gallion, frère de Sénèque, étant proconsul d'Achaïe, ne voulut pas seulement écouter Saint Paul, accusé par les Juifs, d'introduire un culte contraire à la loi: *S'il s'agissoit de quelque crime, ou de quelqu'injustice, je vous écouterois*, leur dit-il; *mais si ce sont des questions de mots sur votre loi, je m'en rapporte à vous, & je n'en veux pas être le juge.* Festus, gouverneur de Judée, traitoit ces choses avec la même indifférence. *Ils ne l'ont accusé*, disoit-il en parlant

de S. Paul, *d'aucun des crimes que je soupçonnois ; mais seulement ils proposoient contre lui des questions de leur religion, & parloient d'un certain Jesus mort, que Paul disoit être vivant.*

Si les Gentils confondoient les Chrétiens avec les Juifs, il étoit naturel qu'ils confondissent encore les hérétiques & les catholiques ; & que par conséquent, ils se prévinssent de plus en plus contre l'église. Or, les prêtres du paganisme se prévalurent de cette prévention aveugle. Ils rejettèrent, sur la religion, les erreurs qu'elle condamnoit ; ils la rendirent méprisable & odieuse par leurs calomnies ; & ils échauffèrent si fort l'esprit du peuple, que

que c'étoit assez de s'avouer chrétien pour être jugé digne de mort. Il y eut même des philosophes, qui, se joignant à eux, prirent la défense de l'idolâtrie, parce que c'étoit la religion du prince. Apollonius de Tyane, Pythagoricien, est le plus célèbre. Nous n'en dirons cependant rien, parce que son histoire, plus de cent vingt ans après sa mort, ne porte aucun caractère de vérité. On voit seulement, que malgré la grande réputation dont il a joui à Rome & dans tout l'empire, il n'a néanmoins laissé, après lui, ni disciples, ni sectateurs. Il mourut fort vieux; on ne s'accorde pas sur son âge.

Combien donc la religion n'a-

t-elle pas eu d'obſtacle à vaincre dans ce premier ſiècle! mais quand on verra dans l'abbé Fleury ou dans Tillemont, le nombre des miracles & des martyrs, on ne ſera pas étonné qu'elle ait enfin triomphé.

CHAPITRE VI.

Idée générale des événemens dans le second siècle de l'église.

NERVA avoit défendu qu'on accusât personne d'impiété ou de Judaïsme ; il avoit même diminué les tributs, dont on accabloit les Juifs ; & en rappelant les exilés, il avoit rendu la liberté à ceux qu'on avoit bannis sous prétexte de religion. Ce fut donc un tems de repos pour l'église ; mais ce tems fut court, puisque ce prince ne règna qu'un an & quelques mois.

Trajan défendit les assemblées qui n'étoient pas autorisées par les loix. C'étoit défendre indirectement

l'exercice de la religion chrétienne. Ce fut donc une occasion de recommencer les persécutions ; l'église fit de nouveaux progrès ; parce qu'elle eut de nouveaux martyrs.

Cependant ceux qui commandoient dans les provinces n'étoient pas peu embarrassés sur la conduite qu'ils devoient tenir ; nous en voyons la preuve dans une lettre que Pline le jeune, gouverneur de Bythynie, écrivit à Trajan pour le consulter. Il demande ce qu'on punit dans les Chrétiens, ou ce qu'on recherche ; si c'est le nom seulement, ou quelques crimes attachés à ce nom ; si distinguant les âges, on doit traiter les enfans

avec moins de rigueur ; s'il faut pardonner à ceux qui se repentent, ou si c'est assez d'avoir été une fois chrétien pour être censé encore coupable, lorsqu'on est revenu au culte des idoles.

Dans cette incertitude, il envoyoit cependant au supplice ceux qui persistoient ; ne doutant pas que leur opiniâtreté ne méritât au moins d'être punie. Mais le nombre des accusés l'effrayoit ; il en voyoit de tout âge, de tout sexe, de toute condition ; cette superstition, ajoute-t-il, avoit infecté les villes & la campagne ; & il avoit trouvé les temples presqu'abandonnés.

Il ne négligea pas de rechercher

en quoi les Chrétiens pouvoient être coupables. Mais il ne trouva qu'une superstition excessive ; & tout ce qu'il put apprendre de ceux mêmes qui eurent la foiblesse d'abandonner la foi, c'est qu'ils s'assembloient un certain jour avant le lever du soleil ; qu'ils chantoient un cantique en l'honneur du Christ, leur Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment, non à commettre aucun crime, mais à ne faire ni vol ni larcin, à ne point manquer à leur parole, & à ne point dénier un dépôt ; & qu'ils se rassembloient une seconde fois pour prendre un repas. Pline, ne voyant rien dans tout cela qui fût digne de châtiment, renvoyoit tous les accusés

qui désavouoient le christianisme, & qui faisoient des actes d'idolâtrie.

On voit par cette lettre combien la religion chrétienne étoit déjà répandue. Mais ce qui étonne, c'est l'aveuglement des Gentils. Comment Pline, après toutes ces recherches, ne trouvoit-il dans les Chrétiens que de l'opiniâtreté & de la superstition? comment n'a-t-il pas soupçonné leur culte d'être au moins le plus raisonnable? & comment n'a-t-il pris aucune connoissance des miracles qui en prouvoient la divinité? Sans doute qu'entraîné par l'esprit du gouvernement, il cherchoit moins à découvrir ce que croyoient les Chrétiens, qu'à

les forcer à croire comme lui. Peut-être aussi ceux à qui il fit souffrir le martyre étoient-ils plus faits pour répandre leur sang, que pour raisonner sur leur croyance.

Trajan approuva la conduite de Pline, déclarant qu'il falloit punir ceux qu'on accusoit, s'ils s'avouoient chrétiens, & renvoyer, comme innocens, ceux qui sacrifioient aux dieux, quelque suspects d'ailleurs qu'ils eussent été. Il défendit même de les rechercher, & d'avoir aucun égard aux accusations, lorsque c'étoit des libelles sans nom d'auteurs. Mais s'ils sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher; & s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir? Voilà des con-

traditions où l'on tomboit, parce qu'on vouloit empêcher les progrès de la religion. Telle a été dans ce siècle, la conduite des Gentils envers les Chrétiens.

Cette prévention aveugle fit durer la persécution sous le règne suivant. Adrien, à la vérité, ne porta point d'édits contre l'église; mais il étoit si attaché aux cérémonies religieuses des Grecs & des Romains, & si adonné à l'astrologie, à la divination & à la magie, qu'on pouvoit impunément persécuter tous ceux qui se déclaroient ennemis de ces superstitions. D'ailleurs les Juifs devenoient tous les jours plus odieux. Les dernières années du règne de Trajan, ils s'étoient

ſoulevés en Egypte, ils avoient commis les plus grandes cruautés, & on ne les avoit ſoumis qu'après en avoir exterminé une grande partie. Or, les Chrétiens partageoient la haine qu'on portoit aux Juifs, c'étoit donc là une nouvelle raiſon pour les perſécuter.

Cependant Adrien étant à Athènes, pour la ſeconde fois, la huitième année de ſon règne, Quadrat lui préſenta une apologie pour la religion chrétienne. Diſciple des apôtres, il avoit comme eux prêché l'évangile, & fondé pluſieurs égliſes. Dans le même tems Ariſtide, philoſophe Athénien, fit auſſi une apologie. Ce ſont-là les premiers écrits pour la défenſe de la

religion. Il n'en reste rien ; nous savons seulement qu'on en a fait beaucoup de cas, & que Quadrat s'appuyoit sur les miracles, dont il démontroit la vérité.

Les raisons de ces deux apologistes furent soutenues par une lettre de Sérénius Granianus, proconsul d'Asie, qui représentoit à l'empereur combien il étoit odieux de punir les Chrétiens sur le nom seul. Adrien eut égard à ces remontrances. Il ne voulut plus que les Chrétiens fussent les victimes des plaintes vagues & des cris tumultuaires du peuple. Il ordonna qu'on les produiroit devant les tribunaux, pour être condamnés, s'ils étoient convaincus d'avoir fait

quelque chose contre les loix, ou pour voir punir les calomniateurs qui leur supposeroient faussement des crimes. Cet ordre diminua la persécution, sans l'éteindre entièrement ; car les assemblées seules étoient un prétexte suffisant pour accuser les Chrétiens.

Adrien avoit envoyé une colonie à Jérusalem, & ayant rétabli cette ville sous le nom d'Aëlia Capitolina, il avoit bâti un temple à Jupiter, dans la place même du temple de Dieu; les Juifs ne pouvant souffrir cette idolâtrie, se révoltèrent, & ce fut leur ruine. L'empereur, qui réduisit la Judée en solitude, leur défendit d'oser jamais venir à Jérusalem, ou même d'en

d'en approcher. Cet événement est de la dix-huitième année d'Adrien, & de la cent trente-quatrième de Jesus-Christ. C'est l'époque où les restes de l'ancienne servitude de la loi commencèrent à s'abolir, parce qu'il n'y eut plus à Jérusalem que des Chrétiens, Gentils d'origine.

Jusqu'alors les hérésies n'avoient été que le systême absurde des Eons, manié & remanié de bien des manières ; & Valentin, un des derniers & des plus célébres de ces hérétiques, avoit donné naissance à bien des sectes. Mais Cerdon ayant imaginé deux dieux, l'un bon & l'autre mauvais, Marcian, son disciple, répandit, quelques années après, cette

doctrine, & fit un grand nombre de sectateurs. Il importe peu d'examiner comment ils concevoient l'un & l'autre ce systême. Il suffit de remarquer, que, quoiqu'ils rejetassent les Eons, ils étoient cependant Gnostiques à bien des égards. Ils raisonnoient en effet sur les mêmes erreurs ; & par conséquent, leur héréſie étoit un rejeton de la philosophie orientale.

L'Eglise avoit alors un grand défenseur dans S. Justin, le plus ancien auteur ecclésiastique dont il nous reste des écrits. Né Gentil, & peu satisfait des opinions dans lesquelles il avoit cherché la vérité parmi les philosophes, il s'étoit enfin livré à la secte des Platoni-

ciens. Déja la contemplation des idées le ravissoit, & il se flattoit de s'élever bientôt jusqu'à Dieu. Rempli, comme il le dit, de cette folle espérance, il imagina de se retirer dans un lieu, où loin du bruit, il pût être tout entier à la méditation. Il y arrivoit, lorsqu'un vieillard l'aborda, l'entretint, lui fit voir que les Platoniciens ne connoissoient ni Dieu, ni l'ame, & lui persuada de lire les prophéties. Il les lut; bientôt frappé de l'accomplissement des prophéties, il reconnut combien la simplicité de ces hommes inspirés étoit au-dessus des raisonnemens subtils des philosophes.

Joignant à la connoissance de la philosophie, une étude profonde

de l'écriture ſainte, il annonça la vérité, il la défendit; il avoit tout pour y réuſſir. Ainſi que Quadrat & Ariſtide, il adreſſa ſes apologies à l'empereur. Il montra combien il étoit injuſte de punir les Chrétiens ſur le nom ſeul; il expoſa leur doctrine; il ruina les calomnies dont on les noirciſſoit; il prouva la vérité de la religion, par l'accompliſſement des prophéties, & par les miracles de Jeſus-Chriſt. Cependant la perſécution, qui n'avoit jamais ceſſé entièrement, continua encore, quoiqu'Antonin n'ait jamais publié d'ordonnance contre les Chrétiens, & qu'il ait même défendu de les inquiéter au ſujet de la religion.

Après la mort de cet empereur, la persécution redoubla. Les loix contre les assemblées particulières, & contre toute religion nouvelle, étoient autant de prétextes qu'on saisissoit ; & les crimes imaginaires, dont on accusoit les Chrétiens, étoient les motifs d'un soulèvement général. Les peuples ne cessoient de demander leur sang : les philosophes & les prêtres du paganisme entretenoient cette haine aveugle ; & les gouverneurs suivoient cette impression, soit par superstition, soit par foiblesse. Marc-Aurèle lui-même étoit trop prévenu, pour résister au torrent. Comme homme d'état, il ne vouloit pas d'un culte qui ne pouvoit s'éta-

blir que sur la ruine de l'ancienne religion ; & comme Stoïcien, il ne croyoit pas aux miracles, &, par conséquent, il ne les examinoit pas. Les Chrétiens lui paroissoient des enthousiastes, qui n'alloient à la mort que par obstination. Cependant, ennemi de la violence, ainsi qu'Antonin, il défendit dès la première année de son régne, toute persécution contr'eux, & ne permit de les punir, que lorsqu'ils seroient convaincus de quelqu'entreprise contre l'état.

S. Justin lui adressa une de ses apologies, & souffrit le martyre sous son règne ; l'église eut encore pour défenseurs Méliton, Athénagore & Apollinaire. Ils

montroient l'abſurdité du paganiſme, mettoient au jour les erreurs des philoſophes. Ils prouvoient la vérité de la religion chrétienne, & ils détruiſoient les calomnies. Ils avoient tous le même objet dans leurs écrits, parce que l'aveuglement des peuples étoit toujours le même. Mais on ne les liſoit pas, on défendoit même de les lire, & l'aveuglement continuoit.

Le don de prophétie, que Dieu accordoit encore quelquefois à l'égliſe, & dont on venoit même de voir un exemple dans S. Quadrat, donna lieu à quelques faux prophètes. Montau eſt le plus célèbre de ceux qui parurent ſous

ce règne. Il s'associa plusieurs autres imposteurs ou fanatiques, entr'autres deux femmes, Priscille & Maximile. Prophéteſſes comme lui, elles avoient d'ailleurs de grandes richeſſes, dont il ſe ſervit pour hâter les progrès de ſon héréſie.

Toute cette prétendue prophétie n'étoit qu'un vrai délire, pendant lequel des diſcours ſans ſuite & ſans jugement échappoient par accès. Montau oſoit ſe donner pour le S. Eſprit; il prétendoit au moins que le Paraclet étoit avec lui dans toute ſa plénitude; que la promeſſe que Jeſus-Chriſt avoit faite de l'envoyer s'accompliſſoit en lui, & que les apôtres n'avoient eu qu'une connoiſſance imparfaite de la vérité.

Jusqu'alors il n'y avoit point d'exemple que la prophétie se fût annoncée par des accès de démence. Il semble donc qu'on auroit dû reconnoître l'imposture. Mais tout ce qui est extraordinaire est fait pour séduire le peuple; & les vrais prophètes portoient à croire aux faux, parce que tout le monde ne sait pas examiner & discerner. Cette hérésie se répandit donc; dès sa naissance elle infecta plusieurs provinces de l'Orient.

On n'avoit point tenu de concile depuis celui de Jérusalem. A cette occasion, les évêques d'Asie s'assemblèrent en plusieurs endroits. Les Montanistes furent excommuniés, & parurent se séparer vo-

lontiers de l'église. Voici leurs erreurs.

Ils condamnoient les secondes noces ; ils rejettoient la pénitence ; & quoiqu'ils accordassent à l'église le pouvoir de remettre les péchés, ils soutenoient qu'elle n'en pouvoit pas donner l'absolution lorsqu'ils avoient été commis après le baptême. Souvent même ils disoient que ce pouvoir n'appartenoit qu'à leurs prophètes ; ils prétendoient qu'il n'étoit pas permis de fuir dans la persécution, ni même de prendre des mesures pour n'être pas surpris dans les exercices que la religion prescrit ; & ils célébroient leur culte si publiquemeut, qu'ils paroissoient chercher à braver les

Infidèles. D'ailleurs ils ſuivoient une diſcipline rigoureuſe ; ils multiplioient les jeûnes, & ils pratiquoient pluſieurs auſtérités qu'ils s'impoſoient comme autant d'obligations.

Ils penſoient encore que les ſaints, les patriarches & les prophètes régneroient un jour ſur la terre avec Jeſus-Chriſt pendant mille ans, qu'ils commanderoient à toutes les nations ; que dans le cours de ce règne ils jouiroient de tous les plaiſirs, & que le Sauveur leur rendroit au centuple tout ce qu'ils auroient quitté pour lui. Cette erreur, plus ancienne qu'eux, étoit commune à pluſieurs écrivains de l'égliſe, & même à pluſieurs martyrs ; tous

ceux qui l'ont embrassée ne l'expliquent pas de la même manière. On les nomme *millénaires.*

Cette erreur venoit d'un passage de l'Apocalypse mal entendu, ou de quelque tradition sans fondement. S. Papias contribua sur-tout à la répandre ; comme il étoit disciple de S. Jean, son suffrage ne pouvoit manquer d'avoir un grand poids. Cependant, si nous en croyons Eusèbe, c'étoit un esprit borné qui ramassoit sans choix tout ce qu'il croyoit venir des apôtres, & qui débitoit bien des fables.

Sous Marc-Aurèle il se forma encore une autre hérésie, dont Talien fut l'auteur. Né payen, c'est en étudiant les livres des idolâtres,

qu'il avoit appris à mépriser l'idolâtrie. Il cherchoit quelque chose de mieux, lorsqu'il trouva, ce sont ses termes, quelques livres barbares dont la lecture le persuada. Antérieurs, dit-il, à tout ce qui a été écrit, ils sont de la plus haute antiquité.

Le style en est simple ; les auteurs en paroissent sincères ; on les comprend facilement ; plusieurs de leurs prédictions sont accomplies, & leurs préceptes sont admirables : c'est ainsi qu'il rapporte lui-même sa conversion.

Il eut pour maître S. Justin ; & tant que ce martyr l'éclaira ; il fut ferme dans la foi ; il acquit même de la considération. Mais trop

fier des ſuccès, il ſe livra, après la mort de ce ſaint, aux imaginations les plus extravagantes, & ſe crut fait pour enſeigner une nouvelle doctrine. Il ne fit cependant que remanier les erreurs des Marcionites. Il ſuppoſa des Eons; il admit deux principes, & condamna le mariage; il défendit l'uſage du vin, & il ne permit pas de ſe nourrir de la chair des animaux. Cette continence outrée fit donner à ſes ſectateurs le nom d'Eucratites ou de Continens. Cette héréſie pouſſa pluſieurs branches.

Pendant le règne de Commode, qui fut de douze à treize ans, c'eſt-à-dire, depuis 180 juſqu'à la fin de 192, l'égliſe jouit d'une paix pro-

fonde. Il paroît d'abord étonnant que la perſécution ait ſur-tout éclaté ſous les meilleurs princes; mais quand on y regarde de plus près, on ceſſe d'être ſurpris. En effet, Marc-Aurèle, tout entier au gouvernement, devoit punir les Chrétiens, puiſqu'il les regardoit comme perturbateurs du repos public; & Commode, au contraire, devoit les laiſſer tranquilles, parce qu'il négligeoit tout ſoin, & qu'il trouvoit ailleurs de quoi aſſouvir ſa cruauté.

Sous ſon règne, parut l'ouvrage que S. Irénée, évêque de Lyon, fit contre les hérétiques. Il y expoſe leurs erreurs; il les détruit par les fondemens; il leur oppoſe la foi

& la tradition de toutes les églises ; il les combat par les miracles que les Catholiques faisoient encore.

Après la mort de Commode, l'église jouit encore de la paix, parce que les guerres civiles qui durèrent cinq à six ans, firent en quelque sorte oublier les Chrétiens, & que d'ailleurs Sévère commença par leur être favorable. On voit aussi qu'en 195 & en 196 on tint plusieurs conciles en Orient & en Occident ; ce qui n'auroit pu se faire, si l'église eût été persécutée. Mais pendant cette paix il s'en fallut peu qu'il ne se formât un schisme. Il s'agissoit de la célébration de la pâques ; les églises d'Asie, conformément à

leur tradition, la fixoient au jour qu'il avoit été commandé aux Juifs d'immoler l'agneau, c'est-à-dire, le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Les autres ayant reçu de S. Pierre & de S. Paul une tradition différente, vouloient qu'on la renvoyât au dimanche, jour où le Sauveur est ressuscité.

Cette question avoit déjà été agitée. Polycarpe, évêque de Smyrne, étant à Rome en 160, l'avoit même traitée avec le pape Anicet; n'ayant pu renoncer à leur coutume, ni l'un ni l'autre, ils se séparèrent, & convinrent cependant qu'on ne devoit pas rompre la paix pour un sujet si léger.

Le pape Victor en jugea tout autrement, car en 196 il excommunia les évêques d'Aſie, parce qu'ils ne voulurent pas ſe conformer à l'uſage de l'égliſe romaine; mais cette conduite fut généralement déſapprouvée : les évêques mêmes de ſon parti lui écrivirent pour le faire ent... dans des ſentimens plus conformes à la paix; ils y réuſſirent.

Sous le pontificat de Victor, il parut de nouveaux hérétiques. Les uns nioient la divinité de Jeſus-Chriſt; les autres ſoutenoient qu'il n'eſt pas différent du père, & qu'il n'y a qu'une perſonne en Dieu; quelques-uns enfin enſeignoient que la matière eſt éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger.

Malgré les perſécutions & les héréſies, l'égliſe a fait dans ce ſiècle des progrès ſurprenans. Les fidèles étoient répandus par-tout, dans les villes, dans les campagnes, dans le ſénat, dans les armées; en un mot, ils étoient en ſi grand nombre, que s'ils ſe fuſſent retirés, l'empire, dit Tertulien, n'eût plus été qu'une vaſte ſolitude.

CHAPITRE VII.

Considérations sur le second siècle.

Les apôtres se formèrent sur le modèle du maître divin qui les avoit instruits. Cherchant à se rapprocher des plus ignorans, ils exposèrent l'évangile avec simplicité; ils l'annoncèrent avec courage, ils le scellèrent de leur sang. Ils n'avoient besoin ni des artifices de l'éloquence, ni des raisonnemens subtils de la philosophie. Ces arts, plus nécessaires au mensonge qu'à la vérité, leur étoient tout-à-fait étrangers. En un mot, ils n'étoient ni rhéteurs, ni philosophes: ils étoient pieux, simples, courageux.

Leurs diſciples prirent leur exemple pour règle, s'attachant à la même ſimplicité, & ne cherchant pas dans les ſciences humaines de quoi orner les vérités de l'évangile.

Telle fut la religion pendant le premier ſiècle : ſimple, pure, ſans art, ſans aucune couleur étrangère. Elle ſe conſervoit dans cet état, parce que le plus grand nombre des fidèles étoit des hommes du peuple, qui ne pouvoient altérer cette ſimplicité apoſtolique ; & les autres, quoique plus verſés dans les lettres, trouvoient que les vérités chrétiennes, expoſées ſans ornemens, étoient bien ſupérieures à toutes les ſciences qu'ils avoient étudiées.

Mais dès le commencement du second siècle l'évangile répandant sa lumière sur tout l'empire, les yeux des savans & des philosophes commencèrent à se dessiller. Ils virent quelque chose de divin dans une doctrine, dont le caractère étoit tout à-la-fois la sublimité des dogmes, la simplicité du langage & la pureté de la morale. S'ils y trouvoient des mystères quils ne pouvoient comprendre, ils étoient au moins forcés d'avouer qu'ils ne pouvoient ni les combattre, ni substituer quelque chose de mieux. Ils découvroient enfin le moyen d'arriver à cette tranquillité, à ce bonheur qu'on cherchoit depuis tant de siècles, & qui avoit fait naître tant de systêmes.

Dans le même tems que l'évangile attiroit l'attention des hommes éclairés, c'eſt alors que la philoſophie commençoit à perdre beaucoup dans l'eſprit même des Payens. On reconnoiſſoit la futilité de toutes ces diſputes qui diviſoient les ſectes, & les détruiſoient les unes par les autres. On les mépriſoit même ſi fort, qu'on ſe faiſoit un jeu de les tourner en ridicule, & qu'on ne daignoit preſque plus les examiner ſérieuſement.

L'hypocriſie, la magie, l'impoſture furent les moyens que les philoſophes employèrent pour ſe relever, & ils devinrent auſſi mépriſables par leur conduite que par leurs opinions. Il arriva donc que

ceux qui cherchoient ſincèrement la vérité, ſe dégoutèrent enfin de toutes les ſectes, & que portant la vue ſur un nouveau culte qu'on leur annonçoit, ils le comparèrent avec ce qu'ils avoient connu juſqu'alors. Quand ils n'auroient regardé la religion chrétienne que comme l'ouvrage d'un homme, cette comparaiſon eût encore été à ſon avantage. Ils l'étudièrent, & ils ſe convainquirent de ſa divinité, parce qu'ils furent convaincus de la vérité des miracles & de l'accompliſſement des prophéties. Voilà quels ſont en général les motifs qui firent embraſſer le Chriſtianiſme à pluſieurs philoſophes. S. Juſtin en eſt un exemple ſenſible.

Ce

Ce n'étoit donc plus le peuple seul qui se convertissoit ; les esprits les plus éclairés commençoient à croire, & c'est ce qui soulevoit les philosophes qui persistoient dans leurs erreurs. Ils ne pouvoient souffrir de se voir vaincus par une secte à laquelle ils reprochoient de n'avoir pour auteurs que des hommes grossiers & ignorans. Ils l'attaquèrent, & parce que leurs raisons s'émoussoient contre les armes de l'église, ils forgèrent des calomnies, & ils soulevèrent les puissances contre les Chrétiens.

Ce fut alors que les philosophes convertis écrivirent pour la défense de l'église ; ils opposèrent aux absurdités des philosophes grecs, à

leurs queſtions vaines, à leurs inconſéquences, à leur fauſſe ſageſſe, la ſimplicité de la foi chrétienne, la ſublimité des dogmes, la ſainteté de la morale, la ſageſſe de l'évangile. Ils ne faiſoient grace à aucunes ſectes, parce qu'elles étoient toutes favorables à l'idolâtrie, & qu'elles pouvoient ſervir à l'étayer; en effet, elles ne négligeoient rien pour s'accommoder aux ſuperſtitions vulgaires, puiſque les Epicuriens mêmes admettoient pluſieurs dieux.

Cependant les philoſophes avoient enſeigné des verités, ſur-tout en morale; on croyoit même entrevoir dans le Platoniſme des choſes qui pouvoient ſe rapprocher de

nos dogmes. Il sembloit qu'il n'y eût qu'à corriger le langage des philosophes, & qu'à interpréter leurs assertions, pour trouver dans leurs écrits des traces du Christianisme même.

Quelques écrivains ecclésiastiques revendiquèrent donc ces vérités, disant que les philosophes les avoient tirées de l'écriture sainte, ou qu'elles leur avoient été révélées. Ils pensoient que, comme le Verbe, depuis l'incarnation, s'étoit manifesté aux plus sages des Payens, c'est-à-dire, qu'ils croyoient que quelques philosophes, tels que Socrate & Platon, avoient connu Jesus-Christ, & que par conséquent ils pouvoient être sauvés.

S. Justin, entr'autres, pensoit ainsi; les pères étoient dans cette opinion, ils jugeoient seulement que les philosophes n'avoient pas exposé ces vérités avec assez d'exactitude, & qu'ils les avoient confondues parmi bien des erreurs.

Lors donc qu'ils condamnent ouvertement toutes les sectes, ils ne rejettent pas absolument tout ce qu'elles enseignent, ils veulent seulement combattre les absurdités qu'ils y découvrent en grand nombre. Dans d'autres occasions, ils parlent de quelques-unes avec les plus grands éloges, parce qu'ils les considèrent alors par les vérités communes à la philosophie & à la religion chrétienne. C'est ce

qu'il faut remarquer, si l'on ne veut pas se méprendre à leur langage, & y trouver des contradictions qui n'y sont pas.

Ils rejettoient, sur-tout, Aristote, & parce que ce philosophe ne reconnoît pas la providence, & parce qu'ils regardoient sa dialectique comme le bouclier des hérétiques ; ils croyoient que la manie de raisonner d'après la méthode des Péripatéticiens, étoit la vraie cause des héréſies. Ce jugement sur Aristote l'a rendu odieux pendant plusieurs siècles.

Au contraire, on faisoit cas du Platonisme à certains égards ; mais c'étoit le Platonisme d'Alexandrie. On ne connoissoit même guère

l'académie, & Alexandrie étoit alors la première école de philofophie. Or, ce Platonifme pouvoit quelquefois fe rapprocher en apparence de nos dogmes, puifque le Sincrétifme avoit déjà tenté de concilier Platon avec Moyfe. D'ailleurs, Platon lui-même parle fi magnifiquement de Dieu, qu'on croit fouvent entendre un Chrétien, quoique fes expreffions foient bien éloignées de porter des idées faines, lorfqu'on les interprète d'après le fyftême entier, & qu'il faille les en féparer, pour leur trouver un fens orthodoxe.

On a beaucoup agité fi les premiers pères de l'églife ont été Platoniciens. Cette queftion eft cependant facile à réfoudre. Ils ne

l'ont point été, puisqu'ils n'ont admis ni tous les principes du Platonisme, ni toutes ses conséquences; puisqu'ils n'ont pas embrassé le système entier, &c., qu'au contraire, ils l'ont combattu, & même souvent avec mépris. S'ils en ont tiré des choses, qu'ils ont approuvées avec éloge, ils les revendiquoient parce qu'ils les regardoient comme des plagiats faits aux Juifs, ou comme des vérités qui avoient été révélées à Platon. En un mot, en pensant quelquefois comme ce philosophe, ils ne se faisoient pas Platoniciens; ils le considéroient en quelque sorte comme Chrétien lui-même.

Il est vrai que ces plagiats & cette révélation étoient deux sup-

positions bien fausses ; & si on les adoptoit, c'étoit sans trop les examiner, & parce qu'elles paroissoient favorables à la propagation du Christianisme ; après avoir réfuté les erreurs des philosophes, il étoit juste de reconnoître qu'ils avoient enseigné des vérités. Par-là, on se rapprochoit d'eux, on se les concilioit. Lorsqu'ensuite on faisoit voir que toutes ces vérités appartenoient au Christanisme, on diminuoit leur prévention contre l'église, & on les disposoit à se convertir.

Ces motifs étoient pieux ; mais cette conduite commençoit à s'éloigner de la simplicité apostolique ; & il étoit à craindre, qu'en voulant se concilier les philoso-

phes, on ne prît chez eux des erreurs, lorſqu'on y cherchoit des vérités. Ce danger devint d'autant plus grand, que les philoſophes, ayant remarqué les avantages que la religion avoit ſur tous les ſyſtêmes, s'approprièrent inſenſiblement les principales vérités qu'elle enſeigne; comme ils voyoient que les Chrétiens ſe prévaloient de ces vérités, il leur importoit de faire croire que la philoſophie, dans les points eſſentiels, ne cédoit point au Chriſtianiſme. Ce rapprochement réciproque de la philoſophie & du Chriſtianiſme, ne pouvoit que répandre beaucoup de confuſion.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe fût moins mis en peine de démêler ce

qu'il y a de bon dans les philoſophes ; & qu'on ſe fût fait un devoir de ne chercher la vérité, que dans le écrits que les apôtres & leurs diſciples avoient laiſſés. Mais lorſque les philoſophes eux-mêmes ſe convertiſſoient, il n'étoit pas naturel qu'ils renonçaſſent à toutes les études qu'ils avoient faites juſqu'alors; & il y auroit de quoi s'étonner, s'ils n'avoient pas conſervé les opinions qu'ils croyoient pouvoir s'accorder avec la foi ; ils formèrent donc le projet de recueillir les vérités éparſes parmi toutes les ſectes, & d'en faire un corps de doctrine chrétienne. Ils virent même de l'utilité dans l'exécution de ce projet, parce qu'ils

y trouvèrent des armes contre les ennemis du Chriſtianiſme. En effet, pourquoi ſe ſoulever contre cette religion ſainte, ſi ce qu'elle enſeigne s'accorde avec ce que les philoſophes ont dit de mieux, & ſi elle ne les combat que lorſqu'ils tombent dans l'erreur?

N'étoit-ce pas là confirmer que de faire voir que les meilleurs eſprits en avoient connu les principales vérités, & qu'elle ſeule étoit exempte des erreurs dont ils n'avoient pu ſe garantir? N'étoit-ce pas démontrer, que pour éclairer les hommes, il falloit une autre ſageſſe qu'une ſageſſe humaine; & l'événement ne venoit-il pas à l'appui, quand on remarquoit que douze pêcheurs

ignorans avoient fait ce que les plus habiles législateurs & les plus grands philosophes n'avoient osé tenter ?

Ainsi, bien loin d'abandonner tout-à-fait les philosophes, les pères en conseillèrent l'étude, & en donnèrent eux-mêmes l'exemple. Il est vrai qu'ils avertissent des précautions qu'il faut prendre ; qu'ils recommandent d'avoir toujours la foi pour guide ; & qu'ils exhortent, sur-tout, de s'appliquer à l'étude de l'écriture. Ils se servent même à ce sujet d'une comparaison, représentant la philosophie, comme un esclave qui doit obéir ; & la foi comme une maîtresse qui doit commander.

Cependant ils se rapprochoient des philosophes, & se confondoient

même

même avec eux, autant qu'il étoit possible ; car ceux qui l'avoient été en conservoient d'ordinaire l'habit & la profession, & ne parloient quelquefois de la religion chrétienne que comme d'une philosophie plus saine. Par-là, ils paroissoient moins étrangers, & ils pouvoient se flatter qu'en s'accoutumant à vivre avec eux, comme avec des philosophes, on s'accoutumeroit encore insensiblement à vivre avec eux comme avec des chrétiens. Mais ils ne prenoient plus le mot de philosophie dans toute son étendue ; puisqu'eux-mêmes ils ne s'occupoient que du culte dû à la divinité, & qu'ils négligeoient d'ailleurs toute autre

recherche. En un mot, ce qu'ils entendoient par philoſophie, n'en étoit que la partie que nous nommons théologie.

Malgré les précautions qu'ils conſeilloient de prendre, il y avoit des inconvéniens à ſe confondre avec les philoſophes, & à chercher dans leurs ſyſtêmes les vérités de la religion chrétienne. Etoit-il poſſible que ceux, qui dès leur jeuneſſe avoient été prévenus pour quelque ſecte, fuſſent toujours en état de bien diſcerner le vrai du faux? Pouvoit-on s'en flatter, ſurtout, dans un ſiècle, où le Sincrétiſme avoit appris à concilier toutes les opinions, & où l'abus des allégories étoit plus répandu que

jamais. Il eſt vrai que les allégories, ſi l'on en faiſoit un uſage ſobre, ſeroient propres à rendre la vérité ſenſible, & à la mettre à la portée des eſprits les plus groſſiers. C'eſt ainſi qu'elles ſont employées dans l'écriture ſainte. Il n'en eſt pas de même des allégories des Orientaux, & ſur-tout, de celles des Egyptiens; pendant longtems leurs prêtres ne les ont prodiguées, que parce qu'ils vouloient faire un myſtère de leur façon de penſer, & pouvoir toujours s'accommoder à l'eſprit du gouvernement; & dans la ſuite leurs philoſophes les trouvèrent commodes pour allier toutes les opinions. De cet abus, cependant, il ne pou-

voit naître que de l'ignorance & des erreurs.

De pareils philoſophes ne pouvoient donc ſe convertir, que la doctrine chrétienne ne fût en danger d'être corrompue. Auſſi le ſecond ſiècle de l'égliſe eſt-il l'époque où les héréſies ont commencé à ſe multiplier davantage. C'eſt alors que les Gnoſtiques qui auparavant avoient eu à peine quelques partiſans, produiſirent un grand nombre de ſectes ; les philoſophes ſe convertiſſoient ; mais ils ne renonçoient pas à leurs anciennes opinions. Ils entreprenoient de les concilier avec les dogmes de l'égliſe. Ils vouloient même qu'elles ſerviſſent à les expliquer ; & ils rejet-

toient quelquefois ceux qui ne pouvoient pas quadrer avec leurs ſyſtêmes.

Les héréſies n'ont pas peu contribué à rendre odieuſe toute la philoſophie, & les pères, qui les ont réfutées, ſe ſont plus d'une fois élevés contre les philoſophes, & leur ont reproché d'être les patriarches de tous les hérétiques. En effet la philoſophie devoit produire bien des erreurs, ou mettre au moins beaucoup de confuſion dans les idées. Un philoſophe, pour être converti, ne ceſſoit pas toujours d'être philoſophe. Il conſervoit ſouvent & ſes principes & ſon langage, & il ne cherchoit qu'à pouvoir concilier ſon ancienne

façon de penſer avec la nouvelle doctrine qu'il embraſſoit. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi quelques pères de l'égliſe ſe ſont fait des idées peu ſaines de la ſpiritualité; s'ils ſe ſont repréſenté les ames & les anges, comme formés d'une matière plus ſubtile, & ſi Tertulien paroît même donner un corps à Dieu; il ne faut pas non plus s'étonner, ſi ceux qui ſont ſortis de l'école d'Alexandrie, ont quelquefois adopté le langage des Platoniciens; ſoit qu'ils aient voulu allier les dogmes de l'égliſe avec une philoſophie pour laquelle ils étoient trop prévenus; ſoit que plutôt ils aient jugé pouvoir ſe ſervir d'un langage qui leur étoit familier, &

qui n'étant pas étranger aux Gentils, les disposoient en faveur de la religion chrétienne. Mais il n'est pas nécessaire que nous exposions toutes leurs erreurs, parce qu'il est très-permis de les ignorer ; & on les trouvera si jamais on en a la curiosité, dans Fleury, Tillemont, du Pin, Brucker, &c. Il suffit de remarquer que les pères ne se sont point égarés sur les principaux articles de notre foi, & que le Platonisme, qu'on découvre quelquefois dans leur langage, prouve seulement qu'on ne s'exprimoit pas encore avec assez de précautions. La doctrine a toujours été la même. Elle a été transmise de Jesus-Christ aux apôtres, des apôtres à leurs

disciples, & elle s'est conservée par tradition jusqu'à nous. Seulement il a fallu du tems pour déterminer avec précision la manière dont chacun devoit parler des mystères; les disputes auxquelles les hérétiques ont donné lieu, ne pouvoient manquer de répandre d'abord beaucoup de confusion dans le langage; ils étoient trop intéressés à brouiller toutes les idées. Cependant de ces disputes mêmes devoit naître un choix d'expressions mieux déterminées. L'église qui en étoit le juge infaillible, ôtoit les équivoques; & en montrant ce qui avoit toujours été cru, elle apprenoit comment il falloit parler. C'est ainsi qu'elle profitoit des

hérésies mêmes, pour ôter tout prétexte à l'erreur. Elle ne faisoit pas des dogmes; elle proposoit ceux qu'elle conservoit par tradition; elle empêchoit qu'on ne s'égarât par l'abus du langage.

CHAPITRE VIII.

Depuis le commencement du troisième siècle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'église.

C'EST sur-tout dans le troisième siècle, que la philosophie devint l'étude des écrivains, qui prirent la défense de la religion chrétienne; l'usage de recueillir les vérités éparses par-tout, fut même si général, qu'il prit alors le nom d'Éclectisme. Les ennemis de l'église s'attachèrent plus particulièrement à cette méthode; ils s'approprièrent souvent nos dogmes, afin que le Christianisme n'eût point d'avantages sur eux; & ils ne conservè-

rent de la philoſophie, que ce qui leur paroiſſoit propre à le combattre.

Les Eclectiques aimoient à ſe dire Platoniciens, parce qu'en effet, le Platoniſme dominoit dans leurs ſyſtêmes; cependant ils s'accordoient peu les uns avec les autres, parce que chacun prenoit par-tout à ſon choix, & que la première règle de ces philoſophes étoit de ne s'aſſujettir aux opinions de perſonne. Au reſte ce Platoniſme s'écartoit en bien des choſes des ſentimens de Platon; car il s'allioit, comme on l'a déjà remarqué, avec les opinions des Orientaux & des Egyptiens, en ſorte que les émanations de Zoroaſtre en étoient comme

la baſe. Cette philoſophie ténébreuſe n'étoit certainement pas capable de conduire dans le choix des vérités. Auſſi on verra naître de nouvelles erreurs, dont les Chrétiens eux-mêmes eurent ſouvent bien de la peine à ſe garantir. La tradition conſerva les dogmes; mais des mauvais raiſonnemens, & le deſir de ſe concilier les philoſophes répandirent une obſcurité, que les meilleurs eſprits eurent bien de la peine à diſſiper. Il fallut que l'égliſe s'aſſemblât; &, juſqu'à ce qu'elle eût donné ſon jugement, chacun crut pouvoir adopter les opinions qu'il ne jugeoit pas contraires à l'évangile. Delà, pluſieurs héréſies. Nous remarquerons que dans les trois pre-

miers ſiècles, elles ſont preſque toutes venues des lieux où les Platoniciens étoient le plus répandus; c'eſt-à-dire, de l'Aſie & de l'Afrique.

Les Eclectiques ne ſe bornoient pas à la philoſophie; ils s'appliquoient encore à tous les genres de littérature, & ſur-tout à l'éloquence; plus jaloux de perſuader que de convaincre, ils diſſertoient en orateurs, plutôt qu'en philoſophes; & ſouvent ils accumuloient les preuves, au lieu de les choiſir; c'étoient des ſophiſtes, qui ſans critique & ſans logique, abuſoient étrangement des allégories.

Ce fut une occaſion de s'éloi-

gner encore de la ſimplicité avec laquelle les apôtres avoient expoſé la doctrine. Comme les pères du ſecond ſiècle avoient voulu être philoſophes, ceux du troiſième voulurent être philoſophes & orateurs. On crut que les ornemens du diſcours étoient néceſſaires pour ſe rendre favorables jusqu'aux eſprits les plus délicats, & qu'il importoit de vaincre, autant par l'éloquence que par la force de la vérité; cette façon de penſer devoit naturellement prévaloir quoiqu'il fût à craindre qu'en cherchant les images qui ſéduiſent l'imagination, on ne s'écartât de l'exactitude qui fait la ſolidité des raiſonnemens. Mais ſi les ennemis de la re-

ligion avoient eu ſeuls les avantages du ſtyle, ils n'en auroient que plus facilement répandu leurs erreurs. Les pères s'appliquèrent donc à toutes les études des Grecs, & l'égliſe eut des orateurs du premier ordre. Tel eſt l'eſprit qui diſtingue ce ſiècle des deux précédens. Il nous reſte à le parcourir.

Vers le commencement du troiſième ſiècle, il s'éleva une perſécution plus cruelle que les précédentes, & à laquelle Sévère donna lieu, en défendant de prêcher l'évangile. Elle excita le zèle de Tertulien, qui s'étant diſtingué dans le ſiècle précédent, prit alors la défenſe de l'égliſe. Sa première profeſſion avoit été le barreau; il avoit

fait une grande étude des différentes ſectes de la Grèce ; & il joignoit de l'éloquence à la philoſophie : comme ſon apologie eſt la plus célèbre & auſſi la plus complette, on fera connoître une partie des raiſonnemens qu'elle contient.

Il montre d'abord combien il eſt injuſte de punir les Chrétiens, uniquement parce qu'ils s'avouent Chrétiens, & ſans examiner les crimes dont on les accuſe ; il montre combien il eſt abſurde de les mettre à la queſtion, pour les forcer à déſavouer ce nom ſeul, & de les abſoudre, lorſque les tourmens leur ont arraché un menſonge. Il inſiſte ſur ce renverſement des loix ;

il fait voit que celles qu'on a portées contre les Chrétiens, devoient être abrogées, comme tant d'autres l'ont été, puiſqu'elles ſont injuſtes, & il relève ſur-tout la contradiction où tomboit Trajan, lorſqu'il défendoit de rechercher les Chrétiens, & qu'il ordonnoit de les punir, ſi on les trouvoit; comme ſi le crime ne conſiſtoit qu'à ne pas ſavoir cacher ſon crime.

Il vient enſuite aux calomnies; car on reprochoit des horreurs aux Chrétiens; entr'autres d'égorger des enfans, & de ſe nourrir de leur chair. Après avoir montré que ces abominations, ſans preuves, ſont contraires à l'eſprit de la religion & aux mœurs des fidèles,

il fait voir qu'elles n'appartiennent qu'au paganisme, & que les Romains avoient eux-mêmes immolé des hommes à leurs dieux.

Il fait des recherches sur ces dieux; & il trouve des hommes qui sont morts, après avoir vécu dans le crime, qui protègent le vice, qui en donnent l'exemple, & qu'on tourne en ridicule sur les théâtres, tant ils sont méprisables aux yeux même des payens.

A ce culte absurde, il oppose celui des Chrétiens, dont on se faisoit des idées fausses, car quelques-uns leur atribuoient d'adorer le soleil, parce qu'ils prioient tournés vers l'orient; d'autres, des croix; d'autres, une tête d'âne. Il

montre donc que le Dieu des Chrétiens est unique ; qu'il a créé le ciel & la terre ; qu'il punira les méchans ; qu'il récompensera les bôns ; que ses ouvrages prouvent son existence ; que nous ne pouvons l'ignorer ; que la nature nous le révéla. C'est lui, dit-il, que nous invoquons, lorsque nous nous écrions: *mon Dieu, plût à Dieu,* &c. expressions, qui sont le témoignage d'une ame naturellement chrétienne.

Dès le commencement, ajoute Tertulien, ce Dieu a envoyé des hommes dignes de le connoître. Il les a remplis de son esprit ; il leur a manifesté l'avenir, & leurs prophéties se sont accomplies. Il démontre toutes ces choses par les

faits & par l'autorité des livres de Moyse, & il vient ensuite au culte dû à Jesus-Christ.

Il remarque l'état déplorable où étoient alors les Juifs auparavant le seul peuple agréable à Dieu; mais c'est un malheur, dont ils avoient été menacés. Il avoit été prédit que Dieu se choisiroit enfin des adorateurs parmi toutes les nations; qu'il enverroit son fils pour les éclairer, & qu'il leur accorderoit une grace abondante.

Ce fils, c'est la parole, la raison, la puissance. Vos sages, dit Tertulien, conviennent que *Logos*, c'est-à-dire, le Verbe, la parole semble être l'ouvrier de l'univers. Or, nous croyons encore que la

propre ſubſtance eſt ce Verbe, cette raiſon, par laquelle Dieu a proféré cet eſprit; qu'en le proférant, il l'a engendré; & c'eſt pourquoi il eſt nommé fils de Dieu. Quand le ſoleil pouſſe un rayon, la ſubſtance n'eſt pas ſéparée, mais étendue. Ainſi le Verbe eſt eſprit d'un eſprit, Dieu de Dieu, comme une lumière allumée d'une autre lumière. Ainſi ce qui procède de Dieu eſt Dieu, fils de Dieu, & les deux ne ſont qu'un. Ce Verbe, comme il a été prédit, eſt deſcendu dans le ſein d'une vierge, il s'eſt fait chair, & il eſt né Homme-Dieu. Voilà Jeſus-Chriſt.

Il démontre que le Sauveur eſt ce Verbe Dieu, & par l'autorité

des prophètes, & par les miracles qu'il a faits, & par les ténèbres qui se répandirent au moment de sa mort. A ces preuves, il ajoute l'établissement miraculeux de l'église, & le pouvoir que les Chrétiens avoient sur les mauvais anges. Faites venir, dit-il aux Payens, devant vos tribunaux un possédé, si un Chrétien, pris au hasard, l'interroge, l'esprit, qui se dit ailleurs un Dieu, avouera qu'il n'est qu'un démon. Il en est de même de ces dieux, que vous croyez inspirer vos prêtres & vos prêtresses. Si en présence d'un Chrétien, ils ne s'avouent pas pour ce qu'ils sont, répandez le sang de ce Chrétien téméraire. Voilà cependant l'objet

de votre culte. Chaque province, chaque ville a de pareilles divinités. On peut tout adorer chez vous, hors le vrai Dieu ; il n'y a que les Chrétiens auxquels vous ne permettez point de culte particulier. A cette occaſion, Tertullien réfute l'erreur des Payens, qui attribuoient à leurs dieux la grandeur de l'empire ; il fait voir encore avec combien peu de fondement on accuſoit les Chrétiens de ſacrilège & de lèze-majeſté, parce qu'ils n'adoroient pas de pareils dieux, & qu'ils ne leur offroient pas des ſacrifices pour l'empereur. Il tourne en ridicule la piété des Payens, qui croyoient honorer le prince & les divinités, lorſqu'ils ſe livroient à

des désordres de toute espèce, dressant des tables dans les rues, faisant de la ville un cabaret, & courant par troupes pour commettre des insolences. A cette conduite, il oppose la modestie des Chrétiens qui invoquent le seul vrai Dieu, & qui demandent pour l'empereur une longue vie, un règne tranquille, un sénat fidèle, de braves soldats, un peuple soumis, & tout ce qu'un prince peut desirer. Nous prions, dit-il, & parce que l'écriture sainte nous le commande, & parce qu'étant persuadés que le monde finira avec l'empire romain, nous voudrions retarder les maux dont nous sommes menacés; nous le détruirions cet

cet empire, si nous voulions armer, car nous remplissons vos villes, vos isles, vos châteaux, vos bourgades, vos champs, vos tribus, vos palais, le sénat, les troupes, tout en un mot, excepté vos temples. Et combien ne serions-nous pas redoutables, nous, qui affrontons la mort avec tant de fermeté? mais notre loi nous ordonne de souffrir.

On n'a donc rien à craindre des motifs qui nous unissent. Nous faisons un corps, parce que nous avons la même religion, la même morale, la même espérance. Nous nous assemblons pour prier, & pour lire l'écriture; nous nous exhortons, nous nous corrigeons,

nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera ; & tout eſt à craindre pour celui qui a mérité d'être privé de la participation aux choſes ſacrées. Ceux qui préſident à nos aſſemblées ſont des vieillards éprouvés. La vertu ſeule les élève à cet honneur. Les choſes ſaintes ne ſe vendent pas ; & ſi nous avons une eſpèce de tréſor, c'eſt le fruit d'une contribution volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, quand il veut ; les biens ſont communs entre nous, & nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes ; à ſecourir les fidèles relégués dans les iſles, condamnés à travailler aux mines, ou renfermés

dans les prisons pour avoir confessé Jesus-Christ. Nous nous regardons comme frères; nous faisons en commun des repas de charité; nous prions avant de nous mettre à table, nous prions après, & nous nous séparons sans désordre & avec modestie. Telles sont nos assemblées. Cependant si le Tibre inonde, & si le Nil n'inonde pas, on crie *les Chrétiens au lion.* On veut que nous soyons la cause de tous les malheurs, comme si avant la venue de Jesus-Christ il n'étoit pas arrivé de semblables calamités.

Que trouve-t-on en nous, sinon des vertus supérieures à celles des plus sages philosophes ? j'ajoute même, & plus de science à cer-

tains égards ; car si Platon disoit qu'il est difficile de trouver l'auteur de l'univers, & encore plus difficile d'en parler devant le peuple ; parmi nous le moindre artisan connoît Dieu, & le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs : certainement elles ne nuisent à personne, & s'il les falloit punir, ce seroit par le ridicule, & non par le fer, le feu, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit. Le mepris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite que dans les discours des philosophes ; on est étonné de notre courage,

on en veut pénétrer la cause, & bientôt on désire de souffrir comme nous. Ainsi le sang des Chrétiens devient une semence féconde.

On ne voit pas que cette apologie ait produit aucun effet. La persécution continua, & fut grande à Carthage même, où il paroît que Tertullien avoit écrit & publié son ouvrage. Ce qui est plus étonnant, c'est que quelques années après cet écrivain embrassa l'hérésie des Montanistes, croyant reconnoître le Paraclet dans un visionnaire, & trouvant les nouvelles prophéties de Montan bien supérieures à celles de Jesus-Christ. Tant qu'il défendit la vérité, il montra du génie; dès qu'il écrivit pour l'erreur, on ne

vit plus en lui qu'un esprit foible, faux & crédule. Son imagination bouillante ne lui permit jamais de revenir sur ses pas. Il tomba de précipice en précipice ; & finissant par se séparer des Montanistes, il devint le chef d'une secte nouvelle.

Caracalla, Macrin & Héliogabale ne persécutèrent pas les Chrétiens : Alexandre Sévère leur fut même favorable, & mit Jesus-Christ parmi les dieux, auquel il rendoit un culte en particulier. Les fidèles commencèrent donc à respirer. Cependant la paix ne fut pas entière, & il y eut encore quelques martyrs. C'est que l'église avoit des ennemis déclarés dans les Jurisconsultes, aux-

quels Alexandre avoit donné une grande part dans le gouvernement. Ces hommes, attachés aux anciennes loix, regardoient la religion chrétienne comme une nouveauté qui ne pouvoit causer que des troubles.

Le zèle des prêtres & des évêques ne se rallentissoit point, soit dans la persécution, soit dans la paix; ils travailloient avec la même ardeur à la conversion des Payens; il y avoit des écoles pour instruire ceux qui se préparoient au baptême; & c'est par ce moyen que la doctrine se conservoit dans la plupart des églises. On écrivoit peu encore: l'instruction se faisoit par la parole & par l'exemple, & l'usage d'é-

crire ne s'introduisoit que dans les provinces où les lettres étoient cultivées ; l'école chrétienne d'Egypte dut donc produire, & produisit en effet les plus grands écrivains.

Un des plus illustres est S. Clément d'Alexandrie, qui appartient à la fin du second siècle, & qui avoit vécu jusqu'au règne d'Alexandre. Ecrivain élégant, & d'une érudition immense, il combattit l'idolâtrie, & montra l'excellence de la religion chrétienne. Il s'attachoit sur-tout à la morale ; & lorsqu'il parloit des mystères, il affectoit quelque confusion, afin de ne les pas découvrir à ceux qui n'étoient pas encore initiés. Cette conduite pouvoit avoir des inconvéniens.

S. Clément étoit né payen, & il avoit eu plusieurs maîtres, un de Céle-Syrie, un autre d'Egypte, un troisième d'Assyrie, & un quatrième de Palestine, hébreu d'origine. Ce dernier étoit Pantenus, Stoïcien converti, qui enseignoit dans l'école chrétienne d'Alexandrie. S. Clément se fixa en Egypte pour l'entendre, le préférant à tous les autres, & mérita dans la suite de lui succéder.

Quand on considère tous ces différens maîtres & les pays d'où ils étoient, on a lieu de craindre qu'il ne se soit pas assez tenu en garde contre les opinions, alors répandues en Orient & en Egypte. En effet, on peut lui reprocher de s'a-

bandonner trop aux allégories, & d'avoir, pour un chrétien, fait trop de cas des sectes de la Grèce; bien loin de trouver du danger dans la philosophie de son tems, il en recommande l'étude; aussi le Sincrétisme a-t-il été son écueil. Voulant, par exemple, concilier Moyse & Platon, il fait dire à tous deux que le monde a été engendré de Dieu comme fils du père, quoique Moyse enseigne que la matière a été créée, & que Platon prétende qu'elle est éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger. Il avoit sans doute pris cette génération du monde dans les émanations, qui faisoient alors partie du Platonisme. Il peignoit encore quelquefois le

vrai Chrétien avec les mêmes couleurs que les Stoïciens peignoient leur ſage, voulant qu'il fût impaſſible, diſant que Jeſus-Chriſt avoit été inſenſible à la douleur & au plaiſir, & qu'il en avoit été de même des apôtres après la réſurrection du Sauveur. Nous ne parlons pas de ſon livre des Inſtitutions, où le Platoniſme ſe montre ſenſiblement avec pluſieurs erreurs des Gnoſtiques. Il faut qu'il ait fait cet ouvrage dans un tems où il étoit encore mal inſtruit; car, dans tous les autres, il enſeigne une doctrine toute différente.

Lors de la perſécution de Sévère, pluſieurs s'enfuyoient d'Alexandrie, & S. Clément, qui fut

de ce nombre, abandonna ſon école, penſant avec raiſon que ſi un Chrétien ne doit pas craindre la mort, il ne peut pas non plus s'y expoſer témérairement ſans ſe rendre coupable. Origène, l'un de ſes diſciples, lui ſuccéda, & commença d'enſeigner en 203, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Il tint cette école pluſieurs années avec une grande réputation, non-ſeulement dans l'égliſe, mais encore chez les payens. En 216 étant venu en Paleſtine, les évêques de cette province le chargèrent d'expliquer publiquement l'écriture, & d'inſtruire le peuple en leur préſence; & en 228 dans un ſecond voyage, ils l'ordonnèrent prêtre. Démétrius, évêque

évêque d'Alexandrie, jaloux, peut-être, de l'honneur fait à Origènes, & sur-tout irrité d'une ordination faite sans sa participation, assembla un concile, dans lequel il lui fit défendre d'enseigner à Alexandrie, & même d'y demeurer. Origènes, s'étant retiré en Palestine, établit son école à Césarée, où Démétrius le poursuivit encore, l'ayant fait excommunier dans un nouveau concile, & ayant écrit à tous les évêques pour le faire rejeter de la communion de toutes les églises. Or, en pareil cas, une condamnation étoit reçue par-tout : car ceux qui ne connoissoient pas celui qu'on avoit condamné, le devoient supposer coupable ; & ceux

qui le connoissoient, trouvoient moins d'inconvéniens à consentir à une excommunication même injuste, qu'à violer l'ordre de la discipline. Origènes, excommunié, n'eut pour lui que les évêques de Palestine & quelques autres qui conservoient une estime singulière pour sa personne. Il continua d'enseigner à Césarée, fit quelques voyages, fut pris & persécuté pour la foi; & ayant recouvré sa liberté, il mourut à Tyr, vers l'an 252. Il avoit fait un grand nombre de disciples, dont le plus illustre a été Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, également célèbre par sa piété & par ses miracles. Il sortit d'ailleurs de son

école quantité de docteurs, d'évêques, de confeſſeurs & de martyrs. Elle fut toujours floriſſante. La perſécution même qu'il eſſuya ne diminua pas le concours; non-ſeulement les Catholiques s'empreſſoient pour l'entendre, mais encore les hérétiques & les payens même. On le jugeoit capable d'enſeigner toutes les ſciences; & il les avoit en effet toutes étudiées. Il vouloit les rapporter à la religion, attirer à l'égliſe les ſavans du ſiècle, & faire une moiſſon abondante des vérités répandues par-tout. Cet Eclectiſme, qu'il profeſſoit, & qu'il avoit appris d'Ammonius, l'un de ſes maîtres, fut un écueil contre lequel il échoua.

Les anciens ne parlent qu'avec étonnement du nombre de ses ouvrages, & de la facilité avec laquelle il travailloit. Il a sur-tout écrit sur l'écriture sainte, & il a combattu avec succès toutes les héréfies qui avoient paru jusqu'à lui. Un de ses derniers livres, & le plus utile de ceux qui nous restent, est contre Celse philosophe épicurien, qui avoit écrit contre la religion chrétienne. Origènes détruit parfaitement toutes les objections, & présente avec une nouvelle force les preuves que les autres apologistes avoient déjà apportées. Nous devons faire remarquer que Celse reconnoissoit les miracles de Jesus-Christ; & que

ne pouvant les nier, il n'avoit d'autre ressource que de les attribuer à la magie.

Les anciens pères sont fort partagés sur Origènes; les uns lui ayant reproché des erreurs dont les autres le disculpent. Il est au moins certain qu'il paroît peu d'accord avec lui-même, & qu'il seroit bien difficile de déterminer ce qu'il pensoit. Si d'un côté il fait profession de croire la doctrine de l'église, de l'autre il établit des principes philosophiques, avec lesquels elle ne peut se concilier. Cette contradiction a pu avoir pour causes la promptitude avec laquelle il composoit ses ouvrages, le plan qu'il s'étoit fait de trouver toujours dans

l'écriture des ſens cachés, ſon goût pour les allégories qu'il préféroit à la lettre, & le deſſein de puiſer dans les différentes ſectes tout ce qu'il croyoit pouvoir s'accorder avec les dogmes de la religion chrétienne. Etoit-il poſſible que toutes ces allégories, & tous ces principes philoſophiques, ſaiſis à la hâte, lui permiſſent de combiner toujours ce qu'il penſoit avec ce qu'il avoit penſé, & de former un ſyſtême bien ſuivi? Il devoit flotter entre les opinions les plus contraires, les adopter & les rejeter tour-à-tour, parce que dans des circonſtances différentes ſon imagination étoit frappée différemment.

Il reconnoît, par exemple, avec

l'église, l'éternité des peines & des récompenses dans une autre vie; & cependant il dit, avec les Platoniciens, qu'elles auront une fin. Cette erreur est une conséquence du système des émanations, suivant lequel tout étant sorti de Dieu, tout y doit retourner pour en ressortir, & cela par une suite éternelle de révolutions. Aussi croit-il qu'il y a plusieurs mondes, que les ames ont été envoyées dans les corps comme dans une prison, qu'elles passeront de corps en corps, qu'elles se purifieront, qu'elles deviendront anges, & que les diables mêmes seront un jour délivrés de leurs tourmens. Il donne des ames aux astres; il confie le

ſoin des choſes inanimées aux anges, qu'il multiplie & qu'il répand au gré de ſon imagination. En un mot, il ſemble vouloir confondre le Platoniſme & le Chriſtianiſme. Sa conduite eſt un exemple ſenſible de l'abus de l'Eclectiſme ; elle fait voir combien il étoit dangereux de s'écarter de la ſimplicité des apôtres, & de vouloir ſe concilier les philoſophes, en cherchant à parler & à penſer comme eux. On en ſeroit encore plus convaincu, ſi nous expoſions toutes les erreurs d'Origènes.

En 235, Maximin, ayant fait aſſaſſiner Alexandre, fut reconnu empereur par l'armée ; & bientôt, ſous prétexte d'une conſpiration,

il fit mourir plus de quatre mille perſonnes, parmi leſquelles il ſe trouva pluſieurs chrétiens; ce fut le commencement d'une perſécution. Cet empereur néanmoins n'ordonna de ſévir que contre les chrétiens qui enſeignoient; mais c'étoit aſſez qu'il ſe déclarât ennemi de la religion, pour rallumer la haine des payens contre tous les fidèles.

Il y eut alors des tremblemens de terre, ſur-tout dans la Cappadoce & dans le Pont, où des villes entières furent abymées. Le peuple ne manqua pas, ſuivant ſa coutume, d'en rejeter la cauſe ſur les Chrétiens. La perſécution fut donc grande dans ces provinces, & pluſieurs égliſes furent brûlées.

C'eſt la première fois qu'il eſt fait mention des égliſes des Chrétiens; non qu'ils n'euſſent auparavant des lieux conſacrés à leurs aſſemblées, mais ils avoient été obligés de les tenir cachés. La paix dont ils avoient joui pendant vingt-quatre ans, c'eſt-à-dire, depuis la mort de Sévère, & la protection ſurtout d'Alexandre, les avoit ſans doute enhardis à élever de pareils édifices ſous les yeux des infidèles.

La perſécution finit avec Maximin. Elle n'avoit été qu'une irruption d'environ deux ans à la paix, qui dura enſuite juſqu'à la mort de Philippe, c'eſt-à-dire, juſqu'en 249; comme elle n'a pas été générale, il ſe trouve que le calme a régné

dans la plupart des églises pendant 38 ans. Une si grande tranquillité amena le relâchement dans les mœurs & dans la discipline. Il y avoit, à la vérité, plusieurs grands hommes respectables, & par les sciences & par leur sainteté ; mais la corruption gagnoit le cœur des fidèles. Les calomnies, les haines, les divisions avoient pris la place de la charité chrétienne ; la simplicité & l'humilité avoient disparu ; on cherchoit la pompe, le luxe, les plaisirs ; on amassoit des richesses par toutes sortes de moyens ; ce n'étoit qu'artifice, infidélités & parjures. L'intégrité ne se trouvoit pas même dans les ministres de la religion. Les plus saints étoient

méprisés, & les autres dédaignant les choses de leur ministère, se mêloient dans les affaires du siècle, abandonnoient leurs diocèses, alloient de provinces en provinces, s'enrichissoient par toutes sortes de trafic, & souvent par des fraudes. Au lieu d'assister les pauvres, ils abusoient de la simplicité des riches; ils les dépouilloient de leurs biens, & ils en frustroient les héritiers légitimes. De pareilles ames n'étoient pas faites pour résister à la persécution, & le moment approchoit où elles devoient succomber.

Décius, maître de l'empire, voulant défendre les anciennes superstitions, entreprit d'arrêter les

progrès de la religion chrétienne, & publia un édit ſanglant, qu'il envoya à tous les gouverneurs. On s'arma de toutes parts, comme pour exterminer juſqu'au nom des Chrétiens. La priſon, le fer, le feu, les bêtes, les ſupplices de toute eſpèce étoient employés. On eſſayoit ſur-tout de laſſer la patience des confeſſeurs par la longueur des tourmens; & on offroit des récompenſes à ceux qui renieroient Jeſus-Chriſt, pour ſacrifier aux idoles.

Le déſordre fut grand dans l'égliſe; ſouvent les Chrétiens, épouvantés à la vue des ſupplices, n'attendoient pas d'être interrogés; ils couroient d'eux-mêmes à la place

publique, se présentoient aux magistrats & demandoient avec empressement de pouvoir prouver qu'ils renonçoient à Jesus-Christ. Ceux qui étoient tombés, invitoient les autres à se précipiter avec eux, ou dénonçoient leurs parens & leurs amis; les pères & les mères entraînoient leurs enfans aux piés des idoles; & la lâcheté, autorisée par l'exemple, augmentoit tous les jours le nombre des apostats.

Il semble que la fuite étoit l'unique ressource pour conserver sa foi. La plupart des fidèles n'étant pas assez forts pour une persécution si violente, les plus saints évêques leur conseilloient la retraite, & leur en donnoient l'exemple. Ainsi

les Chrétiens fuyant de toutes parts, abandonnoient leurs biens, leur patrie, & cherchoient un aſyle au fond des déſerts, chez les barbares, ou dans les pays où chacun croyoit n'être pas connu. Au reſte, il y eut différens degrés de chûte. Les uns ſacrifièrent aux idoles; d'autres leur offrirent de l'encens; d'autres donnèrent de l'argent aux magiſtrats, pour n'être pas inquiétés; & ils obtinrent des billets, par leſquels ils paroiſſoient avoir renoncé au Chriſtianiſme, quoiqu'ils n'en euſſent rien fait. On nommoit ceux-ci *libellatiques*.

Quelque grande que fût la multitude des apoſtats dans toute l'égliſe, cette lâcheté cependant ne

fut pas univerſelle. Il y eut partout beaucoup de fidèles, qui confeſſèrent Jeſus-Chriſt avec courage, & qui ſubirent le martyre. Enfin cette perſécution ceſſa. Elle n'a duré que deux ans dans toute ſa force, Décius n'ayant regné que trente mois.

La tranquillité ayant été rétablie, les apoſtats demandoient à rentrer dans le ſein de l'égliſe, & cependant pluſieurs ne vouloient pas ſe ſoumettre à la rigueur de la pénitence. C'eſt ce qui occaſionna des troubles & des ſchiſmes.

L'égliſe étoit alors dans l'uſage d'accorder le pardon à la prière des confeſſeurs, lorſque celui qui étoit tombé ſe préſentoit avec un

billet d'indulgence écrit de leur main. Or, cet uſage dégénéra en abus par la facilité de quelques confeſſeurs, & la diſcipline étoit en danger. Cependant cet abus même eut en Afrique des partiſans qui furent excommuniés par S. Cyprien, évêque de Carthage.

Il ſemble que dans les diſputes on paſſe preſque toujours d'une extrêmité à l'autre. Ainſi Novatien, à Rome, ſoutint que l'égliſe ne devoit jamais accorder de pardon à ceux qui étoient tombés dans l'apoſtaſie, que même elle ne le pouvoit pas; qu'ils n'avoient point de ſalut à eſpérer & que la pénitence, le martyre même leur ſeroient inutiles. Il en diſoit autant

de tous les péchés mortels, & il refusoit à l'église tout pouvoir de lier & de délier.

Tout-à-la-fois schismatique & hérétique, il eut l'ambition d'occuper le premier siège. Il accusa le pape S. Corneille d'avoir acheté un billet du magistrat pour se soustraire à la persécution, & d'avoir communiqué avec des évêques qui avoient sacrifié aux idoles. Sur ce fondement, il sépara plusieurs confesseurs & quantité de fidèles de la communion de Corneille, & il se fit ordonner évêque de Rome. C'est le premier anti-pape.

Dans toutes les provinces on fut d'abord partagé entre ces deux papes. Plus la discipline étoit alors

févère, plus Novatien en impofoit par fon faux zele; & comme il trouva des efprits difpofés en fa faveur, fon héréfie fe répandit beaucoup. Elle dura jufques dans le cinquième fiècle.

Cependant fa doctrine étoit évidemment contraire à la tradition. Il fut condamné dans deux conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Antioche. Bientôt ceux qu'il avoit féduits, ouvrirent les yeux. Il ne lui refta des fectateurs que dans quelques provinces.

L'églife fut encore perfécutée fous Gallus, & fous Valérien, quoique celui-ci eût été favorable aux Chrétiens les premières années de fon règne. Lorfqu'il fut pris par les Per-

ses en 259, Gallien son fils, rétablit la paix; & l'église en jouit jusqu'en 302, la dix-huitième année de Dioclétien. Il est vrai que vers 274 Aurélien publia des édits contre les Chrétiens; mais ils produisirent peu d'effets, parce que ce prince fut assassiné l'année suivante. La persécution ne se fit presque sentir que dans les Gaules.

Au commencement du règne de Valérien, il s'éleva une grande dispute, qui partagea toute l'église. Il s'agissoit du baptême des hérétiques. S. Cyprien soutenoit qu'il étoit nul, sur ce principe que la grace ne se donne point & ne se reçoit point hors de l'église catholique; & il en concluoit que les

hérétiques qui rentroient dans l'église, doivent être baptisés comme s'ils ne l'avoient pas été. Il entraîna dans son sentiment beaucoup d'évêques, & il fut appuyé des décisions de plusieurs conciles.

Le pape S. Etienne, au contraire, étoit pour la validité du baptême des hérétiques. Il jugeoit que la grace dépendoit uniquement du sacrement, quelle que fût d'ailleurs la façon de penser du ministre ; & comme il se fondoit sur la tradition, il accusoit S. Cyprien de vouloir innover.

On ne sait pas quelle fut alors la fin de cette contestation. Mais quelque tems après l'église a déclaré qu'on ne devoit point renou-

veler le baptême, donné en invoquant les trois personnes divines, quoiqu'il eût été administré par des hérétiques : cet usage étoit en effet le plus universel.

On reproche à S. Etienne d'avoir mis de la passion dans cette dispute, jusqu'à traiter durement ceux qui ne pensoient pas comme lui. S. Cyprien se conduisit avec beaucoup de modération & de sagesse. Il avoit trop de vertu & trop de zèle pour songer à faire un schisme ; & s'il se trompa sur une question, qui paroissoit alors problématique, on ne peut lui reprocher d'ailleurs aucune des erreurs du second & du troisième siècle. Il est le premier des auteurs ecclé-

ſiaſtiques qui ait été véritablement éloquent. Le caractère de ſon eſprit eſt la facilité, la fertilité & la netteté, & il a été une des plus grandes lumières de l'égliſe. Il ſouffrit le martyre à Carthage, lors de la perſécution de Valérien.

C'eſt vers ce tems, ou peu après, que parut en Perſe l'héréſiarque Manès, dont la ſecte fit des progrès rapides : elle étoit déjà fort répandue ſur la fin du troiſième ſiècle. Ce Manès étoit un eſclave qu'une femme avoit fait inſtruire dans les ſciences des Perſes, & auquel elle avoit laiſſé des écrits de Buddas, où il puiſa ſa doctrine ; & c'eſt d'un nommé Seithien, Sarraſin, établi à Alexan-

drie, & fort instruit dans la philosophie égyptienne, que Buddas avoit lui-même emprunté ses principes. On voit que si le Manichéisme naquit en Perse, il tiroit cependant son origine d'Alexandrie.

Cette hérésie étoit un ramas de ce que les Gnostiques & d'autres ont dit de plus absurde; & elle admettoit une multitude d'esprits de toute espèce. Ce qui lui appartient plus particulièrement, c'est de reconnoître, pour principe de tout, deux dieux éternels, indépendans, l'un bon, l'autre mauvais, & essentiellement ennemis. De leur concours, ou plutôt de leurs combats, est sorti le monde. Par-tout leurs substances se répandent & se mêlent,

lent, en ſorte que chaque homme a deux ames, dont l'une eſt une parcelle du bon principe, & l'autre eſt une parcelle du mauvais. C'eſt d'après ces abſurdités que les Manichéens prétendoient rendre raiſon du bien & du mal. On s'eſt long-tems occupé de ce ſyſtême extravagant; il ne mérite cependant pas de nous arrêter. Vers l'an 290 Dioclétien ordonna que les chefs des Manichéens ſeroient brûlés avec leurs écrits; & que les autres, ſuivant leur condition, auroient la tête tranchée, ou ſeroient dépouillés de leurs biens & condamnés aux mines. Il paroît que les empereurs ſuivans, lors même qu'ils toléroient les hérétiques, ont

tous traité les Manichéens avec la même rigueur.

La perſécution à laquelle Dioclétien fut porté par Galère, dura depuis 302, juſqu'en 310 que Galère lui-même rendit la paix à l'égliſe, dans une maladie dont il mourut. Elle produiſit une quantité étonnante de martyrs dans tout l'empire, excepté dans les Gaules, qui en furent exemptes. Conſtance n'y fit mourir aucun Chrétien, & permit ſeulement d'abattre les égliſes.

La perſécution ne fut nulle part plus violente qu'en Afrique. Dioclétien avoit ordonné de faire mourir ſans diſtinction tous les Chrétiens qui perſiſtoient, & de brûler

publiquement les livres de l'écriture. Il vouloit qu'on fît une recherche exacte de ces livres, & il y alloit de la vie des magiſtrats s'ils étoient convaincus de négligence ou d'indulgence à cet égard. Cette recherche troubla ſur-tout l'Afrique, où beaucoup de fidèles aimèrent mieux périr dans les tourmens que de livrer les ſaintes écritures. Mais après une longue paix, dont le relâchement eſt une ſuite ordinaire, on ne pouvoit pas ſe flatter que tous les Chrétiens auroient le même zèle. Il y eut donc des ames aſſez lâches pour livrer les livres ſaints; & ce crime ne fut pas ſeulement celui de quelques laïcs, ce fut encore celui de pluſieurs prêtres &

de plusieurs évêques. Les coupables furent nommés *Traditeurs*.

La paix donnée par Galère ne dura que six mois, & dans cet intervalle il se forma un schisme.

Mensurius, évêque de Carthage, étant mort pendant la persécution, Cécilien, élu par le suffrage du peuple, & ordonné par un évêque voisin, redemanda aux anciens des vases d'or & d'argent que son prédécesseur leur avoit confiés Ceux-ci ne voulant pas les rendre, formèrent un parti auquel se joignirent Botrus & Beleusius, irrités qu'un autre leur eût été préféré, & Lucilla, femme riche & puissante.

A leur sollicitation, des évêques

de Numidie vinrent à Carthage, au nombre environ de 70 ; & ſous prétexte que c'eût été à eux d'ordonner l'évêque de cette ville, ils ſe déclarèrent contre Cécilien. On ne ſait pas ſi cette raiſon avoit quelque fondement, parce que nous ignorons les uſages qu'on ſuivoit en Afrique. Il eſt certain qu'ailleurs un métropolitain étoit ordonné par un évêque de ſa province : celui d'Ortie, par exemple, ordonnoit celui de Rome. Quoi qu'il en ſoit, ils condamnèrent Cécilien, parce qu'il ne s'étoit pas préſenté à leur concile, parce qu'il avoit été ordonné par des traditeurs, & parce qu'étant diacre, il avoit empêché de porter de la nourriture aux mar-

tyrs qui étoient en prison. Aucune de ces allégations n'étoit prouvée; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces évêques étoient traditeurs eux-mêmes. Ils ordonnèrent cependant un nommé Majorin, domestique de Lucilla, qui dans cette occasion leur ouvrit sa bourse. Cécilien fut reconnu dans toutes les autres églises; mais ses ennemis aimèrent mieux se séparer de sa communion que de se désister, & toute l'Afrique fut divisée en deux partis. Telle fut l'origine de ces schismatiques, qui prirent le nom de Donatistes, de Donat, un de leurs chefs.

Depuis Galère jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire,

fit triompher l'église, il y eut encore trois persécutions, dont la première fut ordonnée par Maximin, les deux autres par Licinius, & il naquit une hérésie qui devoit troubler la paix. C'est l'Arianisme, ainsi nommé de l'hérésiarque Arius, qui, ayant été condamné dans deux conciles tenus à Alexandrie, se retira en Palestine, où il entraîna plusieurs évêques dans son parti. Il nioit la divinité de Jesus-Christ. Nous en parlerons.

CHAPITRE IX.

De la discipline dans les trois premiers siècles.

LA doctrine de l'église a été la même dans tous les tems & dans tous les lieux. La discipline, au contraire, dans les trois premiers siècles, sans plan général & uniforme, a varié suivant les lieux, & quelquefois dans le même lieu d'un tems à un autre.

Le premier soin des apôtres fut d'établir la doctrine. Il n'est pas à présumer qu'ils aient négligé les cérémonies; mais ils s'y appliquèrent moins, parce qu'elles sont en effet moins nécessaires. C'est sous leurs

ſucceſſeurs qu'on régla peu-à-peu celles qu'il falloit obſerver dans l'adminiſtration des ſacremens, dans les aſſemblées, dans le gouvernement des égliſes, dans la forme des jugemens eccléſiaſtiques; en un mot, dans tout ce qui concerne la diſcipline. Ces choſes devoient ſouffrir quelques variétés, ſoit parce qu'elles ne ſont pas toutes de nature à être les mêmes en tout tems & en tout lieu; ſoit parce que les évêques, toujours traverſés, ne pouvoient agir avec aſſez de concert pour adopter les mêmes uſages. Chacun faiſoit ce qu'il croyoit convenir aux circonſtances, ou ce qu'elles lui permettoient. Mais quand ſous la protection de Conſtantin

l'exercice de la religion fut libre dans tout l'empire, alors les évêques, assemblés sans obstacles, firent des réglemens généraux, & la discipline fut bientôt la même dans toute l'église : voici quelle étoit à-peu-près celle des trois premiers siècles.

Les Chrétiens s'appeloient frères dans les assemblées. Ils se donnoient le baiser de paix, & ils faisoient souvent le signe de la croix ; ils s'assembloient particulièrement le dimanche. Ils faisoient leurs prières étant tournés vers l'Orient ; ils les prononçoient d'une voix modérée, sans chanter ; ils ne prioient point à genoux le dimanche, ni depuis pâque jusqu'à la pentecôte. Ils faisoient

des oblations pour les morts, & célébroient le sacrifice de la messe en leur mémoire. Ils prioient les saints & les martyrs, persuadés qu'ils intercédoient auprès de Dieu pour les vivans.

Les lieux où l'on s'assembloit étoient simples & sans ornemens; plus ou moins secrets, suivant les conjonctures. On ne leur donnoit point le nom de temple. C'étoient des maisons où l'on conservoit des reliques, ou des cimetières dans lesquels reposoient les corps des martyrs.

La table sur laquelle on célébroit l'Eucharistie, étoit appelée quelquefois autel & quelquefois table. Il ne paroît pas que l'usage des croix & de l'encens fût fort

commun; les lumières n'étoient employées que pour éclairer les fidèles, & elles ne faisoient pas encore partie des cérémonies.

On célébroit avec solemnité les fêtes de noël, de pâque & de la pentecôte. L'évêque, ou en son absence le prêtre, présidoit à l'assemblée. On y lisoit l'écriture, & souvent l'évêque prêchoit la parole de Dieu.

Les Gentils qui vouloient se convertir, n'étoient pas aussi-tôt admis parmi les Chrétiens; ils étoient d'abord faits cathécumènes, par l'imposition des mains de l'évêque ou du prêtre, qui les marquoit au front du signe de la croix. Un catéchiste les instruisoit d'ordinaire pendant deux ans; tems

qui

qui se prolongeoit ou s'abrégeoit, suivant les progrès qu'on faisoit dans la doctrine, & sur-tout dans les mœurs.

On baptisoit, en plongeant trois fois dans l'eau, au nom de la trinité ; & ce sacrement ne s'administroit solemnellement qu'aux fêtes de pâque & de la pentecôte. On faisoit aux baptisés une onction d'huile, qu'on croyoit leur servir intérieurement ; en quelques églises, on leur donnoit du lait & du miel à goûter. Enfin on leur imposoit les mains, pour faire descendre sur eux la plénitude du S. Esprit ; & on considéroit cette imposition, réservée ordinairement à l'évêque, comme un sacrement différent du baptême.

On ne réitéroit jamais le baptême, si ce n'est dans les églises, où l'on croyoit que celui des hérétiques étoit nul. Il falloit subir une pénitence publique, pour obtenir la rémission des crimes commis après avoir été baptisé. Le pénitent privé de la communion, chassé des assemblées, étoit obligé de jeûner, de s'humilier, de se mortifier à la porte de l'église. Cette pénitence ne s'accordoit qu'une fois; & ceux qui retomboient, n'étoient jamais réconciliés à l'église, & n'attendoient le pardon que de Dieu seul.

Elle étoit communément de plusieurs années; suivant que les églises étoient plus indulgentes ou plus

ſévères, elles en abrégeoient la durée ou l'étendoient. Il y en avoit, où ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, ou qui avoient commis un homicide, ne pouvoient jamais obtenir le pardon de ces crimes ; mais elles ſe relâchèrent dans la ſuite ; & elles l'accordèrent à la mort, ou après une longue pénitence. Cependant on étoit en général dans l'uſage d'abréger les pénitences, en faveur de ceux qui étoient recommandés par des confeſſeurs ou par des martyrs.

Ceux qui avoient ſubi une pénitence publique, n'étoient jamais admis dans le clergé. On ne ſoumettoit pas les clercs à cette pénitence, ſi ce n'eſt dans quelques

églifes ; & ceux qui tomboient dans des crimes, étoient feulement privés pour toujours de leur miniftère. Mais on avoit grand foin de ne choifir pour miniftres que des hommes, dont les mœurs fuffent irréprochables ; habillés, comme le refte des fidèles, ils ne devoient fe diftinguer que par la fainteté de leur vie. On ne vouloit pas qu'ils fe mêlaffent des affaires temporelles ; on leur défendoit tout gain fordide ; ils adminiftroient les facremens fans rien exiger ; le peuple les nourriffoit volontairement. Si les prêtres étoient mariés avant leur ordination, il leur étoit permis de garder leurs femmes ; mais dès qu'une fois ils avoient été or-

donnés, il ne leur étoit plus permis de ſe marier. On permettoit cependant le mariage aux diacres.

L'évêque étoit ordinairement élu par les ſuffrages du peuple, & ordonné par pluſieurs évêques qui lui impoſoient les mains. C'étoit le chef de ſon clergé; rien ne ſe faiſoit ſans lui, ou du moins ſans les pouvoirs qu'il accordoit. Le baptême même lui étoit réſervé. Les diacres étoient les tréſoriers; ils diſtribuoient les oblations aux pauvres, & en cas de néceſſité, ils pouvoient, dans quelques égliſes, impoſer les mains aux pénitens.

On croyoit qu'il n'y avoit proprement qu'un épiſcopat dont

chaque évêque gouvernoit une partie. C'étoit une conséquence que toutes les églises fussent dans l'obligation de se secourir mutuellement. Aussi tous les évêques vivoient-ils dans une grande union. Il s'établit cependant une subordination entr'eux ; car ceux des grandes villes eurent des prérogatives dans les ordinations & dans les conciles, & celui de Rome fut considéré comme le premier de tous. On ne le jugeoit pourtant pas infaillible ; la dispute sur le baptême des hérétiques en est la preuve. Le sentiment de l'église universelle étoit l'unique règle de la foi ; & on croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui ne s'y soumettoient pas.

On veilloit ſur les mœurs, & on excommunioit, non-ſeulement les hérétiques, mais encore ceux qui troubloient la diſcipline, ou qui menoient une vie déréglée. Dès qu'un homme avoit été excommunié par ſon évêque, il étoit rare qu'il trouvât une égliſe qui le reçût à ſa communion.

Le ſacrifice des Chrétiens étoit la célébration de l'Euchariſtie. Il ſe faiſoit d'une manière ſimple, & avec peu de cérémonies. La matière en étoit un pain ordinaire, & du vin mêlé d'eau. Les fidèles l'apportoient; le prêtre ou l'évêque qui préſidoit à l'aſſemblée, la conſacroit; les diacres la diſtribuoient; & on communioit ſous

les deux espèces. Il semble qu'il y ait eu des églises où chacun s'approchoit de la table, & prenoit la portion de l'Euchariſtie. On la donnoit aux enfans sous l'espèce du vin. On la recevoit souvent, & ordinairement toutes les fois qu'on se trouvoit aux assemblées, quelquefois le matin, quelquefois au milieu du repas. Mais parce qu'en approchant de ce sacrement, on protestoit recevoir le corps & le sang de Jesus-Christ, on croyoit n'y pouvoir participer qu'autant qu'on vivoit saintement, & on le recevoit avec le plus grand respect. Afin même de ne pas l'exposer à être profané, on prenoit la précaution de se cacher des cathécumènes &

des infidèles. C'étoit assez l'usage de ne pas s'ouvrir à eux sur les mystères.

Les Chrétiens jeûnoient ordinairement les mercredi & vendredi, jusqu'à la neuvième heure seulement ; plusieurs passoient même ces jours en prières, ce qu'ils appeloient station. Ils jeûnoient encore & se mortifioient sur-tout, dans les tems de calamités, & quand ils étoient en pénitence. Le jeûne le plus solemnel étoit avant pâque, plus ou moins long, suivant les différentes coutumes des églises. D'ailleurs les Chrétiens pensoient qu'il étoit défendu de jeûner le dimanche, & depuis pâque jusqu'à la pentecôte, ils ne mangeoient

ni viandes étouffées, ni sang, ni aucune des choses qui avoient été offertes aux idoles. Ils condamnoient la coutume où l'on étoit de brûler les morts, & ils les ensevelissoient.

Le mariage se célébroit en présence des prêtres. On jugeoit le célibat plus saint. C'est pourquoi quelques-uns ont condamné les secondes noces. Il y a même eu des hérétiques qui regardoient le mariage comme un état criminel. Quelques églises permettoient de répudier sa femme, & d'en épouser une autre, pour cause d'adultère seulement.

Il y avoit quantité d'hommes & de femmes, qui vivoient dans le cé-

libat & dans l'auſtérité. Les opinions qu'on avoit ſur le mariage invitoient à ce genre de vie. Souvent les perſécutions mettoient dans la néceſſité de l'embraſſer; parce que les Chrétiens, forcés de fuir, n'avoient pas de retraite plus sûre que les déſerts. L'Egypte offroit, ſur-tout, cette reſſource. Les eſprits n'étoient nulle part plus portés à une ſolitude auſtère; nous en avons déjà vu des exemples. C'eſt auſſi là qu'on trouve les premiers hermites, & les commencemens de l'ordre monaſtique.

Sous la perſécution de Décius, une des plus cruelles, les Chrétiens d'Egypte s'enfuirent dans les déſerts. La faim, la ſoif, les mala-

dies, les bêtes, les voleurs en firent périr un grand nombre ; & plusieurs, pris par les Sarrasins, tombèrent en esclavage. Un jeune homme de vingt-trois ans, nommé Paul, échappa, entr'autres, à tous ces dangers, & se retira dans une caverne où il vécut quatre-vingt-dix ans. C'est le premier hermite dont l'histoire fasse mention. Cependant il y en avoit déjà dès le tems de S. Marc, soit que des Therapeutes se fussent convertis, soit que les Chrétiens eussent cherché la solitude, pour vivre plus saintement.

Si quelques-uns, comme Paul, prirent d'abord ce genre de vie par nécessité, d'autres l'embrassè-

rent par choix ; & dans les temps de paix, ils s'établissoient volontiers aux environs des bourgs. Le plus célèbre de ces solitaires égyptiens, est S. Antoine, qui, à l'âge de vingt ans, se retira en 170 auprès de Coma, village où il étoit né. Il demeura quinze ans dans cette retraite, visitant tous les hermites dont il entendoit parler, & s'exerçant à toutes les vertus. Enfin son zèle ardent lui fit chercher une plus grande solitude ; il se retira dans un désert ; & la réputation de sa sainteté lui ayant attiré des disciples, il fut le fondateur de plusieurs monastères chrétiens. Nous disons *chrétiens* ; parce qu'il y avoit long-tems que les Thé-

rapeutes avoient les leurs ; ils donnoient même ce nom à leurs cellules. Quoi qu'il en ſoit, S. Antoine eſt regardé comme l'inſtituteur de la vie monaſtique. Les monaſtères ſe multiplièrent beaucoup en Egypte, ſur-tout depuis la perſécution de Dioclétien. C'eſt de ces moines, d'abord épars & ſolitaires, que ſe formèrent dans la ſuite des communautés qui ſuivirent une même règle, ſous la conduite d'un ſupérieur, nommé abbé ou archimandrite.

Les moines gardoient le célibat, vivoient dans l'obéiſſance & dans la pauvreté, faiſoient des jeûnes exceſſifs, pratiquoient les plus grandes auſtérités, en un mot, ils re-



nonçoient entièrement au monde, pour être uniquement à Jeſus-Chriſt. Tels ſont à-peu-près les uſages qui ſe ſont établis dans les trois premiers ſiècles de l'égliſe.

CHAPITRE X.

Conclusion de ce livre.

QUAND la religion chrétienne n'auroit point trouvé d'obstacles, ce seroit encore une chose merveilleuse que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution seroit unique dans son espèce. Que penserons-nous donc, si tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés, les superstitions des peuples; quel projet que celui des apôtres! annoncer une religion qui se déclare l'ennemie de tous les cultes; l'annoncer non-seulement dans l'empire, la

porter encore au-delà, & chez des nations dont ils ne ſavoient pas les langues. Ce projet pouvoit-il s'exécuter ſans des ſecours extraordinaires? pouvoit-il ſeulement ſe former? Conſidérons ſur-tout qu'ils ſortoient d'un peuple généralement mépriſé, qu'ils étoient mépriſés eux-mêmes: or, ce mépris n'étoit certainement pas le moindre obſtacle. Comment donc ces ignorans réuſſiſſent-ils, tandis que tant d'impoſteurs qui paroiſſent dans le même ſiècle échouent, & des impoſteurs parmi leſquels on trouve des philoſophes inſtruits & conſidérés, tels qu'Apollonius de Tyanes? ont-ils voulu eux-mêmes en impoſer? pourquoi donc combattent-ils tous

les vices ; pourquoi enſeignent-ils une morale ſi pure & ſi ſainte? le caractère de l'impoſture eſt-il de ſacrifier tout intérêt humain, & de ſouffrir les tourmens & la mort pour le menſonge? Reconnoiſſons donc que les apôtres étoient convaincus, & voyons ſur quel fondement.

Il n'eſt pas douteux que les Juifs n'attendiſſent le Meſſie dans le tems même de l'avénement de Jeſus-Chriſt. Quantité de prophéties l'avoient annoncé ; & ce n'eſt point après coup qu'on les interpréta. L'eſpérance des Juifs, à cet égard, étoit ſi connue, que le bruit s'en étoit répandu juſques chez les payens.

Or, les apôtres avoient les pro-

phéties sous les yeux, ils étoient témoins des actions de Jesus-Christ, & ils l'ont reconnu pour le Messie prédit. L'accomplissement des prophéties a donc été le premier fondement de leur foi.

Lorsque deux disciples de S. Jean-Baptiste vinrent demander à Jesus-Christ s'il étoit le Messie, il répondit par des miracles. *Les aveugles voient*, dit-il, *les boîteux marchent*, *les lépreux sont guéris*, *les sourds entendent*, *les morts ressuscitent*. Les miracles que les apôtres voyoient, & dont les plus simples & les plus ignorans étoient à portée de se convaincre, ont été le second fondement de leur foi.

Jesus-Christ fit plusieurs prédic-

tions, dont les unes s'accomplirent pendant sa vie, & d'autres après sa mort. Il prédit la trahison de Judas, le reniement de S. Pierre, & le lâche abandon de tous ses disciples. Ce sont les évangélistes mêmes qui ont publié ces circonstances : aveu humiliant, que l'amour de la vérité pouvoit seul arracher.

Il falloit de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des apôtres & des disciples. Le voile du temple se déchira ; la terre trembla, elle se couvrit de ténèbres; Jesus-Christ ressuscita le troisième jour; il apparut plusieurs fois pendant quarante jours; il monta au ciel à la vue des apôtres, & il leur

envoya le S. Esprit. Convaincus une seconde fois, ils se reprochèrent leur lâcheté ; ils se rappelèrent qu'elle avoit été prédite ; ils devinrent inébranlables.

Or, comment ces hommes si lâches sont-ils devenus si courageux? c'est qu'ils ont été convaincus ; & ils l'ont été, parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances des apparitions de notre Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légèrement.

Si nous ne parlions que des motifs que nous avons de croire, l'incrédule pourroit dire que les évangélistes ont inventé ces faits. Mais les apôtres n'auroient pas pu croire sur des faits que les évangélistes auroient inventés depuis. S'ils ont

cru, ils ont donc vu, & les faits n'ont pas été inventés. Or, il n'est pas douteux qu'ils n'aient cru.

Jesus-Christ fit des prédictions qui s'accomplirent après sa mort. Il a prédit que ses disciples seroient conduits en présence des gouverneurs & des rois, à cause de lui, pour lui servir de témoignage devant eux & devant les nations. Il est vrai qu'il n'étoit pas impossible de prévoir qu'il s'éleveroit des ennemis contre une religion qui vouloit s'établir sur les ruines de tous les cultes. Cependant avant qu'elle attirât l'attention des gouverneurs & des rois, il falloit qu'elle fît des progrès considérables; car les souverains ne s'en feroient pas oc-

cupés, si elle fût restée dans l'obscurité, où elle étoit encore lorsque Jesus-Christ faisoit cette prédiction. Or, il n'étoit pas facile de prévoir ces progrès ; quiconque ne fera attention qu'aux obstacles, conviendra qu'il eût été bien naturel de juger que la religion chrétienne seroit étouffée dès sa naissance. Cependant Jesus-Christ ne craint point d'en prédire la propagation, assurant que son évangile seroit prêché par toute la terre, & que ses disciples instruiroient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance, lorsqu'il dit : *quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon père qui est dans les cieux, & qui-*

conque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père qui est dans les cieux.

C'est sur-tout par les apôtres que cette prédiction devoit s'accomplir; plus ils étoient ignorans, plus ils avoient de peine à la comprendre; & si elle s'accomplissoit, c'étoit pour eux un nouveau motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville & du temple de Jérusalem, & sur la dispersion des Juifs, est bien étonnante encore. Dans le tems où Jesus-Christ disoit qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre, cet événement ne paroissoit pas vraisemblable. Il ne le paroissoit pas même, lorsque Titus formoit le siége

ſiége de Jéruſalem ; car rien n'étoit moins dans le caractère de ce prince. En effet, il prit des meſures pour ſauver au moins le temple ; ſes efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les apôtres & pour les diſciples qui vivoient encore ! pour S. Jean, par exemple, & pour S. Siméon, qui vécurent juſqu'au ſecond ſiècle. Celui-ci qui gouvernoit alors l'égliſe de Jéruſalem, ſe retira loſqu'il vit les aigles romaines ; & il ſuivit en cela le conſeil que Jeſus-Chriſt avoit donné.

Nous avons prouvé d'un côté que les apôtres étoient convaincus, & de l'autre qu'ils l'étoient avec fondement. Il faut donc croire, ſur

leur autorité, que la religion qu'ils ont prêchée est toute divine ; & quand il n'y auroit point d'autres preuves, il ne resteroit pas de doute. On va voir cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru sans avoir été témoins des miracles de Jesus-Christ.

Quand les apôtres & les disciples n'auroient fait qu'attester ce qu'ils avoient vu, l'assurer au milieu des tourmens, le confirmer en mourant, & se trouver heureux de mourir pour l'évangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage ; car une pareille conduite ne pourroit pas s'allier avec le mensonge. Mais par ce moyen la foi se seroit répandue

trop lentement. Les apôtres prouvèrent donc les miracles de Jesus-Christ, en faisant des miracles eux-mêmes; en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant les démons, en ressuscitant des morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus; ils communiquèrent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles, celui qui dut sur-tout accélérer la conversion des Gentils, c'est le don des langues; car, par ce moyen, l'évangile se portoit facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier siècle de l'église; des miracles par-tout, &, par-tout aussi, des témoins qui les attestoient.

Cependant le plus grand nombre de ceuxqui se convertissoient, n'étoit encore, comme nous l'avons dit, que des hommes du peuple; & nous avons dit *le plus grand nombre*, parce que dès-lors il y en eut plusieurs qui ne doivent pas être mis dans cette classe. Tels sont Joseph d'Arimathée, du grand sanhédrin des Juifs; Nicomède, un des principaux parmi les Pharisiens; Denis de l'Aréopage, & Flavius Clément, sénateur, consul & parent de l'empereur. Mais c'est sur-tout dans le second siècle qu'il faut rechercher les motifs de conversion des savans & des gens du monde, parce que c'est alors qu'ils sont venus en foule dans l'église.

Ce siècle a été un des plus éclairés. On s'occupoit des arts & des sciences; on cherchoit la vérité avec ardeur; & on ne peut pas présumer que les gens du monde & les savans qui se convertirent aient embrassé sans examen une doctrine qui les exposoit à la haine, au mépris, aux tourmens, à la mort. Si on demande pourquoi tous ne se convertirent pas, nous répondrons qu'on étoit en général, ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres soins, pour apporter à cet examen toute l'attention nécessaire.

Les plus sages furent d'abord frappés de la patience courageuse des martyrs. Ils en voyoient des

exemples dans toutes les provinces : ces exemples se renouvelloient sans cesse ; & ils n'imaginoient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obstination aveugle. Ils jugeoient, au contraire, qu'une conviction éclairée pouvoit seule inspirer dans tout l'empire le même courage aux Chrétiens qui s'y répandoient. Il semble même que ce n'eut pas été assez pour les martyrs d'être convaincus ; car si l'on considère la longueur & la cruauté des tortures employées pour les faire succomber, on conviendra que leur foi avoit besoin d'être soutenue par des secours extraordinaires, & que leur constance peut être mise au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des Chrétiens, il étoit naturel d'en confidérer les mœurs. Or, on trouvoit un renoncement aux plaifirs, aux richeffes, à la pompe; en un mot, à tout ce qui excite la cupidité. On trouvoit des ames pures, qui fe défendoient jufqu'à la penfée d'un crime. On trouvoit une charité fans bornes; & on reconnoiffoit qu'un payen baptifé devenoit un nouvel homme, qu'il étoit comme régénéré, comme né une feconde fois dans un état plus faint.

Quelle étoit donc la doctrine qui infpiroit tant de courage & taut de vertu? Ici, l'examen devenoit un nouveau triomphe pour la re-

ligion chrétienne. Supérieure par ſa théologie & ſa morale à tout ce que les plus grands philoſophes avoient enſeigné, elle élevoit l'ignorant à la connoiſſance de ſon créateur, & elle le rempliſſoit des maximes les plus pures.

Ces conſidérations ſuffiſoient ſans doute pour entraîner les Gentils, qui examinoient ſans prévention. Cependant ils pouvoient encore demander aux Chrétiens : mais pourquoi courir à la mort ? pourquoi vous obſtiner à combattre les cultes établis ? vous eſt-il donc néceſſaire de les détruire, pour exercer toutes vos vertus ? A ces queſtions les Chrétiens répondoient par les miracles de Jeſus-Chriſt, par

ceux des apôtres, par ceux des hommes apoſtoliques, & par les prophéties.

Ces réponſes étoient les mêmes par-tout où il y avoit des Chrétiens; par-tout on atteſtoit les mêmes miracles ou de ſemblables; partout on profeſſoit la même doctrine & avec le même courage. Ajoutons à cet accord, qui ne peut ſe trouver avec l'impoſture, que les évangiles avoient été écrits avant la ruine de Jéruſalem, & que les livres de l'ancien teſtament ne pouvoient être ſuſpects, puiſqu'ils étoient conſervés par les Juifs ennemis de la religion chrétienne. Voilà par quels motifs des ſavans ſe convertirent en grand nombre

dans le fecond fiècle. En effet, c'étoit affez qu'il exiftât encore plufieurs témoins des miracles faits dans le premier, & que d'ailleurs les prophéties fuffent abfolument accomplies.

Les œuvres de Jefus-Chrift, difoit Quadrat dans l'apologie qu'il ofa préfenter à l'empereur Adrien, ont toujours été vues & connues, parce qu'elles étoient réelles. Elles n'ont certainement pas été douteufes aux malades guéris & aux morts reffufcités. Or, ceux-ci ont été vus, non-feulement dans le tems de leur réfurrection & de leur guérifon, mais long-tems après; non-feulement dans le tems que notre Seigneur demeuroit fur la terre,

ils ont encore furvécu de beaucoup à fon afcenfion, & quelques-uns vivoient même de nos jours.

Si Quadrat parloit ainfi dans ce morceau, le feul qui nous refte de fon apologie, on peut juger combien il trouvoit de témoins exiftans des miracles des apôtres, & de ceux des hommes apoftoliques. Il eft un des premiers exemples des favans convertis. La religion répandue par-tout étoit déjà fuffifamment prouvée, & les miracles devenoient tous les jours moins néceffaires. Auffi paroiffoient-ils avoir été plus rares dans le fecond fiècle que dans le premier, & plus rares encore dans le troifième. Cependant ils ne cefsèrent pas en-

tièrement. Après avoir donc été converti ſans le témoignage des autres, on ſe confirmoit dans la foi par les miracles dont on étoit témoin ſoi-même ; car ils ont été encore fréquens, tant qu'il y a eu des hommes apoſtoliques, c'eſt-à-dire, pendant le cours du ſecond ſiècle.

Si nous paſſons au troiſième, les preuves de la religion acquerront une nouvelle force par les nouveaux miracles, quelque rares qu'on les ſuppoſe. D'ailleurs, on verra la tradition conſerver dans toutes les égliſes ceux qui ſe ſont faits auparavant : on verra la cendre des martyrs les atteſter par-tout, & les ennemis même du Chriſtianiſme en

reconnoître

reconnoître la vérité. Ni Celſe, ni Porphyre ne les ont révoqués en doute.

Nous nous ſommes bornés à mettre ſous les yeux les motifs qui ont convaincu les Payens dans les trois premiers ſiècles, parce que ſi la religion étoit démontrée alors, elle l'eſt encore aujourd'hui, & elle le ſera dans tous les tems.

LIVRE XVI.

CHAPITRE PREMIER.

Conduite de Constantin par rapport à l'église.

NOUS ne suivrons point l'ordre des tems, parce qu'il nous paroît plus utile de considérer d'abord Constantin par rapport à l'église, & ensuite par rapport à l'état. Il faut pour cela reprendre les choses à l'année 312, époque de sa conversion.

Après la défaite & la mort de Maxence, le premier soin de Constantin fut de faire triompher la croix, & de manifester par des

monumens, qu'il devoit la victoire à Jesus-Christ. Il fit bâtir des églises, accorda des priviléges aux ecclésiastiques de Rome, montra beaucoup de respect pour les ministres de la religion, & abolit le supplice de la croix.

Il reconnut la protection divine dans la défaite de Licinius; & voulant réparer les maux que la persécution avoit faits en Orient, il ordonna de restituer aux églises & aux catholiques les biens qu'on leur avoit enlevés, de rendre la liberté à ceux qui avoient été condamnés pour la foi, à l'exil, aux mines, ou à la prison, & de rétablir dans les emplois ceux qui en avoient possédé.

C'est la même conduite qu'il avoit déjà tenue avec les églises, qui s'étoient trouvées dans le même cas que celles d'Orient ; telles étoient sur-tout celles d'Afrique. Il voulut même que les ecclésiastiques fussent exempts de toutes espèces de charges, & que les terres de l'église ne fussent sujettes à aucune imposition. Son dessein étoit, sur-tout, que les ministres de la religion ne fussent pas détournés du service des autels, persuadé qu'ils contribueroient plus à la prospérité de l'état par des prières, que par des fonctions civiles. C'est pourquoi il les exempta des offices honorables, mais qui obligeoient à des soins & à des dépen-

ſes. Ceux qui les exerçoient, étoient entr'autres choſes, chargés de lever les impoſitions dans le diſtrict de leur cité, & d'en faire les deniers bons.

Il étoit ſage de ne pas donner ces offices au clergé; mais les autres exemptions qu'on lui accordoit, devenoient préjudiciables au reſte des citoyens, ſur qui toutes les charges retomboient. Elles nuiſoient encore au clergé même, parce que c'étoit lui faire oublier ſa premiere deſtination, pour lui donner l'amour des richeſſes; & on remarqua bientôt qu'il ſe rempliſſoit de quantité de gens riches encore, en jouiſſant des exemptions.

Quand on ne considère que le zèle de Constantin, on peut l'excuser de n'avoir pas vu que ces exemptions étoient contraires au vrai bien du clergé ; mais il auroit dû prévoir qu'elles le feroient au bien de l'état. Il s'en apperçut enfin ; cependant il ne les révoqua pas. En considérant que c'étoit aux riches à porter les charges, il ordonna qu'on ne recevroit dans le clergé que des personnes qui auroient peu de bien. Ainsi, d'un côté, il combloit l'église de faveurs ; de l'autre, il en blessoit la liberté, & la privoit de tout bon sujet qui seroit riche. En croyant donc remédier à un inconvénient, il en produisoit un autre ; telles sont

les suites d'une fausse démarche. Malheureusement les princes ont souvent tort, & ce qui est plus malheureux, c'est qu'ils sont rarement capables de s'en appercevoir, ou que s'ils s'en apperçoivent, ils ne croient pas de leur dignité de l'avouer. Ils tombent donc de fautes en fautes.

Constantin, voulant que le dimanche fût consacré à la prière, défendit toute occupation pour ce jour-là; il se conduisit d'autant plus sagement, qu'il fit une exception en faveur de l'agriculture. Les soldats chrétiens passoient le dimanche à l'église; les autres étoient conduits dans une plaine, où on leur faisoit réciter une prière au vrai Dieu.

Les empereurs avoient employé les peines & les récompenſes, pour engager les citoyens à ſe marier, & à donner des enfans à l'état. Quelques-uns croient que Conſtantin laiſſa ſubſiſter les récompenſes ; il eſt au moins certain qu'il ſupprima les peines, & qu'il abrogea en partie la loi *papia*. Son motif étoit d'entrer dans l'eſprit de l'égliſe, & de faire reſpecter la virginité, que l'évangile honore comme une vertu. Cependant abroger la loi *papia*, c'étoit autoriſer le célibat ; & il y a une grande différence entre le célibat & la virginité. D'ailleurs, Conſtantin auroit dû craindre d'entretenir dans l'erreur les hérétiques, qui ju-

geoient le mariage criminel. Enfin les payens qui étoient en grand nombre, pouvoient ſe prévaloir de la loi de cet empereur; ce qui étoit nuiſible à l'état, ſans être utile à la religion. Il eſt vrai que ſuivant la remarque de S. Ambroiſe, les pays où il y avoit le plus de vierges, étoient auſſi les plus peuplés; mais ſi cela eſt, certainement ce n'étoit pas parce qu'il y avoit plus de vierges.

Les affranchiſſemens ſe faiſoient devant les premiers magiſtrats; & il y falloit tant de formalités, qu'il étoit quelquefois bien difficile à un maître de donner la liberté à ſon eſclave. Conſtantin leva toutes ces difficultés, en permettant d'affranchir dans l'égliſe, & en déclarant

que l'atteſtation des évêques ou des prêtres ſuffiſoit pour faire un citoyen romain.

Il convenoit d'aſſurer à chaque égliſe de quoi entretenir ſon clergé: Mais il faut qu'un prince ſache toujours ce qu'il donne; car il ne devroit jamais donner ni trop ni trop peu; ſi cette réflexion eſt juſte, on ne trouvera pas aſſez de ſageſſe dans la loi par laquelle Conſtantin permit à chacun de laiſſer par teſtament à l'égliſe, telle part de ſon bien qu'il jugeroit à propos; on aura de la peine à concilier cette loi avec celle qui ne permettoit l'état eccléſiaſtique qu'à ceux qui avoient peu de bien; & on voit qu'ouvrant la porte à l'avi-

dité & à la séduction, elle ruinera bien des familles.

Il permit par une loi à tous ceux qui auroient des procès, de recuser les juges civils, pour appeller au jugement des évêques; ordonnant que les sentences rendues dans un tribunal ecclésiastique, seroient considérées comme s'il les avoit rendues lui-même, enjoignant aux gouverneurs de les faire exécuter (1).

Jusqu'alors les évêques avoient été en possession d'être les arbitres des procès qui s'élevoient parmi

(1) Il y a des critiques qui pensent que cette loi est supposée; mais elle sera bientôt portée par un des successeurs de Constantin, Honorius.

les chrétiens. Cet usage auroit pu s'abolir peu-à-peu, parce que les raisons qui l'avoient introduit, ne subsistoient plus. Il n'y avoit pas même d'inconvénient à le conserver; & il étoit juste de permettre aux parties de préférer des arbitres à des juges. C'est à quoi Constantin, ce me semble, auroit dû se borner.

En effet, étoit-il raisonnable de confier l'administration de la justice au clergé? Il y avoit, à la vérité, dans ce corps quantité d'évêques remplis de sainteté & de lumière. Cependant on peut présumer qu'en général leurs connoissances se bornoient aux choses de la religion, & que la jurisprudence, qui étoit un chaos pour les meilleurs juris-

consultes, étoit un plus grand chaos pour eux. On ne peut donc pas supposer qu'ils soient devenus des juges éclairés, par la seule force d'une loi qui les déclaroit juges. On dira sans doute, que Constantin a voulu montrer son respect pour l'église. On répond qu'il en pouvoit donner toute autre preuve. Il n'étoit pas sage d'anéantir les tribunaux civils, dont les magistrats sont au moins censés avoir appris leurs métiers, pour confier l'administration de la justice à des juges, qu'on doit présumer n'avoir pas étudié les loix. Ajoutons que cette prérogative pouvoit rendre le clergé trop puissant.

La suite de l'histoire fera connoî-

tre les abus de ces exemptions & de ces priviléges accordés inconsidérément. On remarquera seulement que le clergé n'en jouissoit pas avant Constantin ; c'est une chose que la plupart des princes ignorent, & que le clergé oublie volontiers.

Constantin ne cessoit de s'élever contre l'aveuglement des Payens, & d'exhorter tous les peuples à se convertir. Cependant sa conduite à cet égard a été différente suivant les tems ; lorsqu'il n'étoit pas encore seul maître de l'empire, il a permis de sacrifier aux idoles dans les temples & en public. Il étoit alors si éloigné de persécuter les idolâtres, qu'il invitoit

les Chrétiens à n'employer que la douceur, la persuasion & l'exemple. Dans la suite, il usa de violence. Il y eut des temples qu'on ferma; d'autres qu'on découvrit, afin qu'ils tombassent en ruine; d'autres qu'on abattit. On les dépouilloit de toutes leurs richesses; on enlevoit les statues auxquelles l'art donnoit du prix; on brisoit toutes les autres.

Cette conduite étoit tout-à-fait contraire à l'esprit de la religion; car la violence ne fait que des hypocrites & des sacrilèges, & cependant la persuasion fait seule les Chrétiens. Il ne falloit donc rien négliger pour éclairer les peuples; il ne falloit pas se lasser de les

exhorter. Comment des Chrétiens pouvoient-ils eux-mêmes employer des perſécutions, dont ils avoient éprouvé & démontré tant de fois l'injuſtice ?

Conſtantin voyant avec douleur les diviſions qui troubloient l'égliſe, entreprit de concilier les eſprits & de rapprocher les partis contraires; mais il eût été à ſouhaiter qu'il ſe fût conduit avec autant de prudence que de zèle.

Comme il avoit ordonné aux proconſuls d'Afrique, de rechercher ceux qui troubloient dans cette province, la paix de l'égliſe catholique, les Donatiſtes, qui craignirent qu'on ne ſévît contr'eux, ſe hâtèrent de lui demander des

juges, & lui adreſsèrent un mémoire à cet effet. La choſe n'étoit pas ſans difficulté ; car à quel titre l'empereur pouvoit-il nommer les juges dans une affaire eccléſiaſtique, lui ſur-tout, qui n'étoit encore ni baptiſé ni même catéchumène? Il eſt vrai qu'il ne s'agiſſoit pas du dogme, mais ſeulement des accuſations faites contre Cécilien, & que, par conſéquent, cette affaire étoit de nature à pouvoir être jugée par des laïcs. Cependant Conſtantin avoit un prétexte pour ne s'en point mêler, & il l'auroit dû ſaiſir ; car dans ces ſortes de diſputes, les princes ne font ſouvent qu'irriter les partis, & leurs fauſſes démarches ſont

toujours dangereuſes. Les Donatiſtes étoient déja condamnés, puiſque Cécilien avoit pour lui tous les évêques catholiques; cependant l'empereur convoque lui-même à Rome un concile, & nomme pour juges le pape Miltiade, trois évêques des Gaules, & quelques-uns d'Italie.

Les Donatiſtes furent condamnés, & ne ſe ſoumirent pas. C'étoit le cas de regarder cette affaire comme décidée; puiſqu'on pouvoit facilement prévoir que ceux qui avoient été rebelles à un premier concile, le feroient encore à un ſecond. L'empereur néanmoins eut la foibleſſe d'en accorder un nouveau aux plaintes importunes des

Donatiſtes. Il le fit tenir à Arles, & il reconut bientôt ce qu'il n'avoit pas prévu, c'eſt-à-dire, l'obſtination des ſchiſmaſtiques.

Ils appelèrent du concile à lui-même; il en fut irrité; il regarda cette démarche comme une impiété de leur part. *Quoi*, diſoit-il, *on eſt dans l'uſage d'appeler d'une moindre autorité à une plus grande, & ces méchans appelent du ciel à la terre, de Jeſus-Chriſt à un homme?* Il rejetta donc leur appel avec horreur; & voulant punir tous ces rebelles, il ordonna de les lui amener. Ils vinrent, & contre l'attente de tout le monde, il reçut leur appel, & les jugea.

Sa déciſion fut conforme à celle

des deux conciles, & les Donatiſtes, bien loin de ſe rendre, l'accusèrent de s'être laiſſé prévenir. Alors il en condamna à mort & au banniſſement; il leur ôta les baſiliques, & les lieux où ils s'aſſembloient; il confiſqua même les biens de pluſieurs; & ils firent plus de progrès que jamais. Lorſqu'ils furent tombés dans de nouvelles erreurs, & que devenus plus audacieux, ils ſe croyoient tout permis, Conſtantin ſaiſit ce moment pour prendre avec eux une conduite modérée; rappelant les exilés, exhortant les catholiques à les vaincre par douceur, & diſant qu'il falloit laiſſer à Dieu le ſoin de les punir. Telle fut la conduite de cet

empereur, & quelques années après il y eut en Afrique une si grande quantité de Donatistes, qu'on y trouvoit à peine des catholiques.

En 324, Constantin, maître de tout l'empire par la défaite de Licinius, fit quelque séjour à Nicomédie, qui étoit en Orient la résidence ordinaire des empereurs; il y apprit la division que les Ariens causoient en Egypte; & il écrivit à l'évêque Alexandre & au prêtre Arius, pour les porter à la paix. Comme il n'étoit instruit de ces disputes, que par un partisan d'Arius, Eusèbe, évêque de Nicomédie, il les traitoit de questions frivoles & de vaines subtilités, qui ne faisoient rien au fond de la religion. Il en

jugeoit mal, puiſqu'il s'agiſſoit de ſavoir ſi Jeſus-Chriſt eſt Dieu ou créature. C'eſt ainſi qu'un prince eſt expoſé à ſe tromper, quand il en croit le premier qui lui parle.

Sa lettre n'ayant produit aucun effet, il réſolut d'aſſembler un concile compoſé des évêques d'Orient & d'Occident. Il le convoqua lui-même, en 325, à Nicée, ville de Bithynie. Ce concile eſt le premier qu'on a nommé écuménique, pour marquer qu'il y avoit des évêques de toutes les parties de la terre, c'eſt-à-dire, dans le langage du tems, de toutes les parties de l'empire romain. Arius fut condamné; mais les pères s'étant ſervis du mot *conſubſtantiel*, pour expri-

mer avec précifion que le fils eft de même fubftance que le père; ce mot, parce qu'il étoit nouveau, & qu'on ne le trouvoit point dans l'écriture, fervit de prétexte aux Ariens pour ne pas fe foumettre au dogme; il fut d'ailleurs généralement adopté, & tous les évêques fignèrent la formule de foi, à l'exception de deux; ce même concile ordonna qu'on célébreroit la pâque le dimanche, & fit encore plufieurs réglemens fur la difcipline.

Conftantin bannit Arius, & trois mois après il relégua dans les Gaules, Eusèbe de Nicomédie, & Théognis de Nicée, parce qu'ils favorifoient l'Arianifme. Il ordonna aux fidèles de ces deux églifes, de choi-

ſir d'autres évêques. Il écrivit à ce ſujet une lettre dans laquelle, après quelques diſcours obſcurs ſur la divinité du Verbe, il accuſoit Eusèbe de l'avoir ſurpris, d'avoir abuſé de ſa confiance, & même d'avoir été complice des cruautés de Licinius. Cependant il le rappela, ainſi que Théognis, au bout de trois ans; & il fut aſſez foible pour rendre ſa confiance à l'un & à l'autre. Ces deux hommes ayant autant de crédit qu'ils en avoient eu auparavant, rentrèrent dans leurs évêchés & en chaſsèrent ceux qui y avoient été mis en leur place.

Il ne manquoit plus que de rappeler Arius; Conſtantin le rappela. Il le fit venir à ſa cour, l'interrogea, le

le trouva orthodoxe, & jugea qu'il pouvoit être admis à la communion de l'églife.

Dès que les Ariens furent protégés, ils tinrent auffi des conciles; & ce fut le tour des évêques catholiques d'êtres dépofés & bannis; c'eft ce qui arriva à S. Euftache, évêque d'Antioche, à S. Athanafe, évêque d'Alexandrie, & à plufieurs autres.

Le même fort attendoit S. Alexandre, évêque de Conftantinople; Conftantin le fit venir, lui ordonna de recevoir Arius à fa communion, rejetta avec colère les excufes que ce faint voulut alléguer, & tout fe difpofoit pour faire violence à cet évêque, lorfqu'Arius mourut fubitement.

Cette conduite de l'empereur étoit d'autant plus extraordinaire, que quelque tems auparavant il avoit entrepris de réfuter lui-même l'héréfie d'Arius; on a encore la lettre qu'il écrivit à ce fujet. Elle eft longue; il y parle d'un ton de déclamateur emporté; il dit des injures, il raille, il tourne en ridicule l'extérieur d'Arius, & il tâche quelquefois de raifonner. Peut-être cependant doit-on feulement lui reprocher d'avoir adopté cette lettre; il y a tout lieu de préfumer qu'il ne l'a pas faite, quoiqu'il eût la vanité de fe croire théologien, & de prononcer publiquement de longs difcours fur la religion. Il eût mieux fait de la protéger avec plus de

jugement. On ne craint pas de dire qu'il a fait plus de mal à l'église, qu'aucun des empereurs qui l'ont persécutée.

Fin du douzième Volume.

TABLE

Pour les neuvième, dixième, onzième & douzième Tomes de l'Hiſtoire.

TOME IX.

LIVRE X.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

TOME X.

Suite du Chapitre III.

LIVRE XI.

Conſidérations ſur les Romains.

CHAPITRE I.

TOME XI.

TOME XII.

LIVRE XV.

Fin de la Table.





